

Violences

Jacques Borgy

DANS **PSYCHOLOGUES ET PSYCHOLOGIES** 2016/2 N°243-244 , PAGES 3 À 3
ÉDITIONS **SYNDICAT NATIONAL DES PSYCHOLOGUES**

ISSN 0297-6234

DOI 10.3917/pep.243.0003

Date de mise en ligne : 22/12/2022

Article disponible en ligne à l'adresse

<https://shs.cairn.info/revue-psychologues-et-psychologies-2016-2-page-3?lang=fr>



Découvrir le sommaire de ce numéro, suivre la revue par email, s'abonner...
Scannez ce QR Code pour accéder à la page de ce numéro sur Cairn.info.



Distribution électronique Cairn.info pour Syndicat National des Psychologues.

Vous avez l'autorisation de reproduire cet article dans les limites des conditions d'utilisation de Cairn.info ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Détails et conditions sur cairn.info/copyright.

Sauf dispositions légales contraires, les usages numériques à des fins pédagogiques des présentes ressources sont soumises à l'autorisation de l'Éditeur ou, le cas échéant, de l'organisme de gestion collective habilité à cet effet. Il en est ainsi notamment en France avec le CFC qui est l'organisme agréé en la matière.



VIOLENCES

Attentats, radicalisation, contention... La violence est là, présente, crainte, combattue ou instituée, chaque fois différente mais toujours destructrice du sujet.

Face à elle, chacun est démuni, inquiet ou en attente de protection. Les victimes d'attentats ou de violences familiales comme les membres des forces de l'ordre la subissent et doivent y faire face. Les familles en proie à la radicalisation djihadiste violente d'un de leurs membres doivent l'affronter et tenter d'en comprendre la survenue. Les patients soignés contre leur consentement, maintenus à l'isolement ou sous contention mécanique la vivent dans tout leur être. Les soignants en psychiatrie la côtoient quotidiennement et la peur et le souvenir de soignants agressés sont souvent très présents...

Le législateur œuvre régulièrement au contrôle et à la réduction de cette violence, les textes de loi en sont les témoins et les garants. Renforcement de la lutte contre la radicalisation violente ou désignation de la contention et du placement en chambre d'isolement comme des pratiques de dernier recours montrent, dans des domaines très différents, l'évolution de notre société sur ce point. Le récent rapport critique sur un hôpital psychiatrique publié par la Contrôleur général des lieux de privation de liberté est là pour rappeler la nécessité de ne pas être générateur de violences dans les centres hospitaliers spécialisés.

Contenir la violence, la pénaliser, la déclarer illégitime imposent de la penser.

C'est toujours lorsque l'humain est décontenancé, au point que la parole fait défaut ou qu'elle n'a plus cours, que la violence devient comme indispensable au sujet ou qu'elle lui apparaît comme une possible réponse à son mal-être. Contenir n'est alors qu'un préalable nécessaire dans l'urgence mais jamais suffisant à la restauration d'une personne déstructurée par la violence subie, vécue, ressentie ou infligée.

Les victimes de violence ont besoin d'être écoutées, de retrouver une contenance d'elles-mêmes et de recouvrer un narcissisme détruit par l'agression subie. Les personnes qui ont abandonné leur identité à une cause violente djihadiste doivent pouvoir retrouver une dignité perdue dans l'hypnotisation du passage à l'acte violent. Les patients en proie à une agitation incontrôlée, auto ou hétéro-agressive ont besoin d'une écoute de l'étrangeté qui les envahit et les rend littéralement aliénés. Ceux qui sont à la manœuvre dans l'action nécessaire à la contention de la violence comme les soignants qui tentent de protéger le patient contre lui-même ou de l'empêcher de nuire à autrui dans des moments de crises clastiques doivent être reconnus et entourés psychologiquement afin de pouvoir rester soignants même dans les situations extrêmes.

Attentats, radicalisation, contention... Ne laissons pas la violence tuer la pensée. Contribuons à redonner une chance au sujet de retrouver son altérité dans le respect de soi et de l'autre. Veillons à ce que la protection nécessaire de chacun contre la violence d'autrui n'induisse pas un retournement d'une violence pire encore.

Spécialistes du psychisme, de son fonctionnement, de ses maux, professionnels de l'écoute clinique du sujet, nos compétences et responsabilités professionnelles de psychologues nous y engagent ! ■

JACQUES BORGY,
SECRÉTAIRE GÉNÉRAL

L'adolescence !

Âge de tous les possibles... âge de tous les excès... âge des transformations multiples... l'adolescence qui critique notre société... qui questionne le lien social...

Projeter un dossier sur l'adolescence nous a tout de suite confrontés à ces facettes multiples. Nous pensions en connaître quelque chose ! Mais nous avons vite vérifié ce que nous avançons dans l'appel à contribution : nous avons toujours un temps de retard sur l'adolescence... nous pensions en avoir compris et saisi quelque chose et déjà nous la découvrons autre, pleine d'inventivité, réactive aux événements, foisonnante d'idées, de valeurs marginales, transitoires.

Des auteurs ont relevé le défi pour nous livrer leur regard sur cette période, parler aussi de leurs pratiques, de leurs découvertes, de ce qu'ils osent proposer à ces jeunes fermés, réticents, vides ou pleins de colère, qui cherchent parfois dans la transgression et la violence des preuves d'existence, d'amour, d'attaches...

Bien sûr l'adolescence est un âge de la vie qui n'a pas toujours existé, ni été repéré, même dans notre culture. Mais avec **Jean-Claude Quentel** nous reconnaitrons que tout homme est amené à sortir de son enfance. Cela ne se fait pas sans bruit et sans douleur et plusieurs auteurs insisteront sur cette interminable transition du statut d'enfant/mineur dépendant à celui de jeune/adulte responsable... Ce passage semble s'éterniser du fait d'un contrat social perverti, d'injonctions parentales souvent paradoxales. L'adolescence évoque alors pour Jean-Claude Quentel un processus identitaire tout autant qu'un bouleversement pulsionnel vers une sortie de l'enfance.

Deux auteures **Olivia Benhamou** et **Clotilde Perrève**, confrontées aux difficultés de jeunes en crise grave dans leurs liens familiaux, ont choisi de travailler l'une avec le père et son fils, l'autre avec la mère et sa fille. L'écoute familiale de l'adolescent, révolté ou inhibé, propose un contenant là où tout n'est plus qu'éclat ou vide. Ce père comme cette mère seront amenés à s'impliquer justement pour que les jeunes se décollent, s'autonomisent psychologiquement. Repérer ce qui vous lie avant que de pouvoir s'affranchir des liens qui empêchent d'avancer !

Avec **Frédéric Guinard**, nous approchons d'un côté, le vide, l'inhibition, la sidération qui se donnent souvent à voir chez l'adolescent, de l'autre, le vécu transférentiel, particulièrement difficile pour le thérapeute dans ces situations. Celui-ci est d'abord déstabilisé et désarmé

face à une jeune fille qui n'évoque RIEN surtout pas le trop plein souvent à l'origine de son désarroi. L'analyse transactionnelle et les médiations apparaîtront comme des perspectives thérapeutiques possibles, contenants favorables à la réassurance du sujet.

La radicalisation constitue une des formes d'expression de la crise adolescente. Les jeunes ont toujours été tentés de s'engager pour des causes extrêmes : partis politiques, sectes, bandes armées ou non. **Serge Tisseron**, bien conscient que générosité et altruisme ne se développent pas spontanément au cours de l'adolescence, cherche comment construire l'empathie chez les jeunes. Il considère, en effet, l'empathie comme essentielle pour lutter contre la radicalisation. Ne pas se confondre avec l'autre, identifier les émotions d'autrui, comprendre l'état mental de l'autre, accéder au sens de la réciprocité. « Si l'enfant, écrit Tisseron, n'a pas été encouragé à penser la multiplicité des points de vue, il risque d'être plus tard tenté par les offres politiques ou religieuses radicales »...

Avec **Cindy Duhamel**, nous prendrons la mesure de la révolte de certaines jeunes et tenterons de comprendre cette actuelle islamisation de la radicalité selon l'expression d'Olivier Roy. Cindy Duhamel évoque le suivi d'une jeune fille, en milieu ouvert, dans le cadre de la Protection judiciaire de la jeunesse. Elle pose les jalons d'une lecture psychologique souvent mise de côté, au profit d'une lecture de ce phénomène massif qui touche la jeunesse. Saisir les enjeux et les processus à

l'œuvre. Tenter de comprendre ces jeunes en rupture de ban, en rupture générationnelle avec les parents et ce qui les attire vers la radicalité. Nous suivons l'accompagnement pluridisciplinaire de la jeune et de sa famille pour essayer d'enrayer le risque de départ et d'aider le juge dans sa décision avec un éclairage psychologique. A travers cette vignette clinique, la psychologue met en lumière une dynamique intra psychique et familiale dont va se nourrir le processus de radicalisation. L'engagement dans une cause extrême en vient à constituer un habit (le djihad) qui devrait permettre d'éviter conflictualité et angoisse ...

Changement de registre avec **Renaud Evrard** ! À propos de l'histoire des *vilaines petites filles*, il esquisse la fresque de ces adolescentes qui depuis la fin du XIX^e siècle interrogent leur entourage (et intriguent les savants) à travers des conduites hors-normes : spiritisme, médiumnité, pratiques occultes... Son analyse aboutit au constat, entre fiction et réalité, que les manifestations paroxystiques, hystériques ou mystiques chez des jeunes filles restent tout aussi difficiles à élucider dans l'actualité du XXI^e siècle, et surtout à accompagner ou soulager « *au delà*, comme le précise l'auteur, *des apparences et des mystères du féminin* ».

Chacun, rappelle Quentel, ne peut envisager cette rencontre avec le jeune que « *dans la dénonciation des contradictions et paradoxes de la société* ». Nous n'en resterons donc pas là dans nos investigations adolescentes. Un second dossier complètera, en juin, cette première approche : dans ces moments d'errance, les jeunes sont particulièrement confrontés à la difficulté de se projeter dans un avenir scolaire ou professionnel, à l'effraction de leur libido, parfois à un blocage sidérant et invalidant, ou à des positions hystériques, paroxystiques ou mystiques. Nous explorerons alors les dispositifs de groupe qui doivent souvent être privilégiés au face à face difficilement supportable à l'adolescence... ■

Alvaro Alarçon, devant cette adolescence qui n'en finit plus, analyse la difficulté de certains jeunes adultes qui trouvent difficilement un chemin pour accéder à une vie professionnelle. Il proposerait volontiers de reconsidérer ces adolescences *inachevées* comme un moratoire, un arrêt au cours duquel ces jeunes peuvent être amenés à mettre au travail d'abord et avant tout « *le sillon de l'échec* » où ils sont empêtrés pour accéder peut-être, avec la compréhension accrue de leurs comportements, à une insertion professionnelle qui marque la fin de leur état de *jeunesse*.

C'est justement la question de **Chantal Masquelier** quand elle évoque « *la curiosité comme moteur de croissance* » dès le plus jeune âge et particulièrement à l'œuvre dans le passage adolescent où il s'agit de lâcher le connu pour aller vers l'inconnu. « *Balancement entre la tendance à s'accrocher à la sécurité et le désir risqué d'affronter le danger* ». Alors naît l'angoisse qui colore, perturbe ou freine la curiosité, pourtant là, sous-jacente. Au décours de deux vignettes, les adolescentes en font diversement l'expérience dans cet accompagnement thérapeutique qui stimule les ressources inconscientes et soutient le désir de la découverte.

Marie-France Jacqmin

PROBLÉMATIQUE ADOLESCENTE

Jean-Claude QUENTEL*



Si l'on veut tenter de comprendre les enjeux de l'adolescence, il faut avant tout la distinguer de la puberté. Elle relève de processus spécifiquement humains alors que la puberté participe, quant à elle, du registre physiologique et des lois qui en rendent compte. En même temps, et c'est toute la difficulté pour situer ces deux réalités l'une par rapport à l'autre, la puberté conditionne l'adolescence en ce sens qu'elle constitue le substrat à partir duquel celle-ci peut se manifester avec ses caractéristiques propres.

Les psychanalystes résumant, de manière très pertinente, la problématique adolescente en évoquant à la fois une redéfinition identitaire et un bouleversement pulsionnel, soit un double registre de processus sur lequel nous reviendrons. Toutefois, toute tentative d'explication de l'adolescence doit débiter par une mise au point historique et un recul de nature sociologique. Le terrain se trouve ensuite dégagé pour expliciter ses processus.

UNE QUESTION SOCIALE QUI SOULÈVE UN PROBLÈME ANTHROPOLOGIQUE

Il est nécessaire, en un premier temps, de rappeler que l'adolescence n'a pas toujours existé et qu'elle n'est donc pas un problème universel. Elle se fait jour dans nos sociétés européennes au tournant des XIX^e et XX^e siècles et un peu plus tôt Outre-Atlantique. Le terme *adolescence* existe, lui, depuis fort longtemps, mais il ne désigne pas la réalité que nous avons vu apparaître seulement à cette époque. Par ailleurs, l'adolescence n'existe pas, de nos jours, partout sur la planète. Chez nous, elle est, pour l'essentiel, le produit des lois sur l'obligation scolaire qui ont progressivement élevé, au cours de la première moitié du XIX^e siècle, l'âge auquel il était possible de quitter l'école. Elle a d'abord été réservée à des jeunes d'un milieu social aisé et pour l'essentiel aux garçons. Comme l'indique le sociologue Pierre Bourdieu, dans la première moitié du XIX^e siècle, une large part de la jeunesse n'a pas connu l'adolescence. Celle-ci s'est véritablement démocratisée après la Seconde Guerre mondiale, notamment avec l'instauration

du collège unique à la fin des années 1950. L'adolescence répond donc à une transformation de nos sociétés occidentales et constitue ce que les sociologues appellent une *construction sociale*, historiquement et spatialement située.

Nombre de sociétés de par le globe continuent de procéder autrement avec leurs jeunes. Ainsi, elles peuvent continuer de pratiquer des rites initiatiques qui introduisent officiellement à la communauté celui qui était jusque-là considéré comme un enfant n'y participant qu'à travers ceux qui le portaient. Ces pratiques sont très diversifiées, mais elles ont toutes pour point commun de faire *mourir à l'enfance* le nouvel initié et de l'ouvrir, à travers une *renaissance*, au social, c'est-à-dire de faire qu'il compte véritablement dans sa communauté et qu'il y contribue à sa façon. Nos sociétés occidentales ont rompu avec ces usages en créant une période transitoire durant laquelle celui qui n'est plus un enfant sera encore considéré comme tel, reculant ainsi le seuil

* Psychologue clinicien, Professeur émérite de l'Université de Rennes 2, CIAPHS, EA 2241. www.jc.quentel.com - jean-claude.quentel@univ-rennes2.fr

à partir duquel il peut être saisi comme membre à part entière de la communauté.

L'adolescence, résumait Jean Gagnepain, est une *enfance de culture*. Elle répond à une période socialement créée durant laquelle celui qui intrinsèquement ne fonctionne plus comme durant son enfance continue d'être traité comme un enfant ; chez nous, l'enfant, qui comprend donc l'adolescent, se confond avec le mineur légal, c'est-à-dire avec celui que la société continue de placer en situation de non-autonomie et d'irresponsabilité.

Pour autant, anthropologiquement, du point de vue des processus qu'il met en œuvre, l'adolescent n'est plus un enfant. Il ne fonctionne plus comme l'enfant que naguère il était, et tout parent d'adolescent en fait rapidement l'expérience. Son statut est donc très particulier. Pierre Bourdieu, encore, dans un article célèbre¹, avance qu'il est « *ni-enfant, ni-adulte* » ou, ce qui revient finalement au même, « *mi-enfant, mi-adulte* », là où le psychanalyste Jean-Jacques Rassial le fera participer d'un « *pas-tout-à-fait* »². Maintenu dans une sorte de moratoire, il demeure en fin de compte, pour une assez longue période, aux marges de la société.

UNE STRUCTURATION IDENTITAIRE ET UN BOULEVERSEMENT PULSIONNEL

L'adolescence apparaît d'abord comme une manière, parmi d'autres, qu'ont nos sociétés de résoudre un problème général, propre à l'homme dans ce qui spécifie son fonctionnement, en l'occurrence la rupture nécessaire avec l'état d'enfance et le mode de fonctionnement qu'il suppose. Ce fonctionnement caractéristique de l'enfance, où qu'on la prenne, se traduit par un rapport particulier à ses partenaires et aux adultes, notamment à ceux qui ont pour mission de l'éduquer. L'enfant reste dans une situation générale de dépendance, même si elle n'est pas tout à fait la même lorsqu'il est tout petit qu'au moment où il va sortir de l'école primaire ; en d'autres termes, il n'est pas encore en mesure de témoigner d'une réelle autonomie ni d'une véritable responsabilité dans ce que celles-ci supposent comme processus. C'est à cela que l'éducation se propose de le préparer à exercer ces capacités lorsqu'elles émergeront en lui. L'adolescent, à l'inverse de d'enfant, s'y confronte

Pendant, la problématique de l'adolescence ne se trouve pas épuisée par cette analyse, aussi importante soit-elle. Elle soulève une question qui n'est pas, elle, conjoncturelle, inscrite seulement dans une relativité socio-historique, et que les sociétés pratiquant les rites initiatiques ont bien saisie et précisément prise en compte d'une tout autre manière que les nôtres. Au demeurant, si chacune la résout à sa manière, toute société s'y trouve confrontée. Cette question, anthropologique et renvoyant à des processus généraux (qu'il ne faut pas confondre avec des universaux), est en fait celle de la *sortie de l'enfance*. Toute société ne peut que reconnaître un état d'enfance, si elle façonne en même temps socialement cet enfant et qu'il existe du coup autant d'enfants que de sociétés et de milieux sociaux. Ce point est essentiel et négligé aujourd'hui par ceux qui veulent voir en l'enfance uniquement une construction de la société (qu'elle est aussi mais pas exclusivement). La sortie de l'enfance relève, quant à elle, d'une autre analyse qu'il nous faut à présent résumer.

et se heurte au fait qu'on requiert de lui de ne pas les utiliser pleinement, voire d'en user de manière très marginale. Rompant avec l'état d'enfance, l'adolescent se trouve en quelque sorte *divisé d'avec lui-même*, ainsi que le font valoir les psychanalystes qui s'inscrivent dans la suite de Lacan. Car il ne quitte pas son enfance une fois pour toutes et nous savons qu'elle demeure en chacun de nous jusqu'à la fin de notre vie. Il éprouve un *conflit* dont il n'a pas véritablement conscience.

Il ne se reconnaît plus lui-même, n'étant plus réductible à ce que naguère, enfant, il était pour ses parents et à travers ses parents. D'où ce sentiment d'étrangeté qui l'anime, sentiment sur lequel tous les auteurs traitant de l'adolescence ont insisté. En somme, l'adolescent, sans comprendre ce qui lui arrive, s'est fait autre qu'il n'est ; il vient se mesurer à la question de l'altérité, en l'occurrence la sienne et à la même opération celle de l'autre. La problématique que l'adolescence soulève est d'abord et avant tout identitaire quand celui qui

1 « La jeunesse n'est qu'un mot », *Questions de sociologie*, Paris, Éditions de Minuit, 1984, p. 143-154.

2 Notamment *Le passage adolescent*, Toulouse, Érès, 1996, rééd. 2010, p. 28 et sv.

était jusque-là un enfant se trouve soudainement travaillé par la question « *Qui suis-je ?* », la crise adolescente constituant le prototype de la crise existentielle.

Cette sortie de l'enfance, doit être saisie comme une confrontation inconsciente à une forme de négativité, de *non-être*, d'absence, cette mort à soi-même et aux autres, sur laquelle se fonde paradoxalement l'existence. Tel est le processus fondamental en jeu dans l'adolescence. « *C'est d'abord du vide de l'être, de la vanité de la Loi et de la vacuité du savoir que s'inaugure ce temps de récapitulation* », résume remarquablement Jean-Jacques Rassial³. Vide de l'être qui ouvre à la contingence de sa propre existence en même temps que du monde dans lequel on s'inscrit ; vanité de la Loi, car elle se révèle relative et donc discutable ; vacuité du savoir dans la mesure où ses fondements dorénavant vacillent et se trouvent marqués d'une radicale précarité. En même temps se déploie et se récapitule en l'adolescent sa propre histoire dans un travail singulier d'appropriation, donc de transformation de ce dont il est imprégné. S'inaugure ici un nouvel être en lequel il nous faut reconnaître ni plus ni moins que *le premier homme*, selon la formule de Jean Gagnepain, au sens où c'est, étrangement, à un processus d'origination ou de fondation, à la fois de soi-même et du monde, que l'on assiste à chaque fois⁴.

L'ADOLESCENCE DANS LA SOCIÉTÉ ACTUELLE

Étant d'abord et avant tout une création sociale, l'adolescence se trouve bien évidemment étroitement liée à la société. Lorsque celle-ci évolue, l'adolescence change également. La société a en fait l'adolescence qu'elle se donne. Si les processus anthropologiques que suppose l'adolescence demeurent toujours les mêmes, ils s'exercent différemment selon le contexte social. Ainsi, si l'on a pu caractériser à une certaine époque, aux USA notamment, l'adolescence comme l'âge de l'insouciance, il n'en est plus de même aujourd'hui, ni Outre-Atlantique, ni chez nous, dans une période où on ne cesse de parler de crise et où l'avenir ne se révèle guère encourageant pour les jeunes. Le contrat tacite sur lequel nos sociétés ont fondé l'adolescence

L'adolescence est le moment de la rencontre avec l'autre dans toute son étrangeté, notamment de l'autre sexe. Elle est en même temps, avec ce nouvel objet du désir, celui d'un déplacement et plus généralement d'un bouleversement pulsionnel sur lequel les psychanalystes mettent avec raison l'accent. L'adolescent se trouve particulièrement mis à l'épreuve par le caractère nouveau et surtout l'intensité de ces affects. Il doit inconsciemment gérer cette perturbation afin qu'elle ne se traduise pas par un débordement. Pour autant, les processus sollicités de ce point de vue ne sont pas nouveaux, contrairement à ce qui se joue dans le registre identitaire ; ils renvoient à la manière plus générale de régler la problématique de la satisfaction et de ne pas devenir dépendant de ses pulsions. Il faut que l'adolescent soit en mesure de prendre une distance par rapport à cette poussée pulsionnelle en jouant de la problématique du refoulement, de la perte et du manque pour reprendre la terminologie lacanienne, bref de s'abstenir d'aller à la satisfaction immédiate. Comme pour toute situation dans laquelle les processus désirants se trouvent sollicités, il lui faut pouvoir s'autoriser par des moyens dérivés une satisfaction qu'il vivra comme légitime et non culpabilisante.

L'adolescence est à cet égard un nouveau temps d'exploration de ses propres limites, de mise à l'épreuve de soi-même du point de vue de la problématique désirante.

comme étape de la vie⁵ tend aujourd'hui au marché de dupes. Cela se traduit par de l'inquiétude (souvent plus, d'ailleurs, chez les parents que chez les adolescents), mais aussi du dépit, du renoncement, voire des provocations pouvant prendre une forme violente et conduire certains à des engagements tels ceux que l'on connaît aujourd'hui du côté de l'extrémisme.

C'est d'abord en prenant conscience des processus en jeu dans l'adolescence que nous serons en mesure de nous comporter de manière responsable vis-à-vis des adolescents. Ceux-ci s'affirment en s'opposant ; la chanson est connue. Il s'agit pour eux d'une nécessité ontologique : être, c'est ne pas être, ne pas demeurer celui que l'on était jusqu'ici, mais ne pas être en même temps

³ *Ibid.*, p. 10-11.

⁴ Cf. Quentel, *L'enfant. Problèmes de genèse et d'histoire*, Bruxelles, de Boeck Université, 1993, Collection Raisonances, 2^e éd., 1997, p. 65 et sv.

⁵ Contrat qui se résumerait à travers l'injonction suivante : « *Renonce à exercer certaines de tes capacités, forme-toi et nous te construisons un bien meilleur avenir !* »

celui dont on veut précisément se différencier. Au-delà de cette opposition constructive, au sens où elle est pour l'adolescent structurante, la relativité et la contingence à laquelle il s'ouvre font que ce qui est pourrait toujours être autrement et qu'il suffit en fait à ses yeux de s'y mettre pour que ça change. L'adolescence est socialement l'âge de la créativité par excellence, celui durant lequel se joue et se rejoue la symphonie du Nouveau-monde⁶. L'adolescent vient bousculer l'adulte en réactivant chez lui sa propre crise d'adolescence, mais en le sommant surtout de changer ; à travers lui, c'est la société qu'il vient réinterroger.

Pour autant, l'adolescent a en même temps besoin que les adultes autour de lui continuent de tenir une position d'adulte, qu'ils soient présents face à lui et ne se dérobent pas à la confrontation. Ils ne peuvent échapper à la négociation, à laquelle d'ailleurs l'adolescent oblige d'autant plus aujourd'hui que la société se prétend libérale et donc ouverte à l'échange. En bref, l'adolescent doit pouvoir se mesurer à l'adulte et trouver en lui du répondant. Ce jeu de repositionnement mutuel règle en fin de compte la fameuse question de la *transmission*. L'adolescent est nécessairement un héritier, qui doit avoir engrangé et doit continuer d'engranger des connaissances et des usages, mais qui va tout aussi nécessairement en faire SON affaire : il va transformer, altérer au sens étymologique du terme ce dont il hérite. *Dette et rupture*, telle est la problématique d'une transmission bien comprise dans ses processus qui pourrait être la devise de l'adolescence. Ni stricte répétition, ni création *ex*

nihilo, voilà en somme la feuille de route que se trace, sans en avoir conscience, notre nouveau candidat au social ! La perpétuation de la société est à ce prix...

Les pratiques éducatives qui se veulent innovantes avec les adolescents ne peuvent s'inscrire que dans une forme de dénonciation des contradictions et paradoxes de la société vis-à-vis de cette période d'adolescence... Ainsi de cette contradiction, qui peut confiner à la violence, consistant à continuer à parler d'enfant à propos de l'adolescent, à le considérer comme tel, alors qu'il se caractérise d'être précisément sorti de l'enfance. Il est en même temps paradoxal de prétendre lui faire assumer une responsabilité, en cas d'infraction de sa part, alors même que son statut social se soutient d'une totale déresponsabilisation. Autre contradiction, notre société en vient à se défier de plus en plus de l'adolescent et, dans le même temps, en cultivant le mythe d'un constant inachèvement de l'individu, elle érige d'une certaine manière l'adolescence en modèle du social⁷. Il s'agit sans doute également de reconnaître à l'adolescent le droit de se confronter par lui-même à des expériences à portée initiatique, fondamentales pour lui, dans une société qui en a précisément effacé toute trace et n'est plus en capacité de les cadrer. De même des fameuses *prises de risque* dont on ne cesse de parler et qui sont toujours vues sous un angle négatif alors qu'elles sont pour l'adolescent une nécessité et qu'il reviendrait à la société de les soutenir tout en les cadrant. ■

ABONNEZ-VOUS À LA REVUE

Réflexions, Prospectives,
Analyses, Infos...



⁶ Bien que ce même adolescent, paradoxalement, se montre à l'occasion d'une conformité surprenante dans le groupe de pairs.

⁷ Cf. l'analyse de Paul Yonnet, qui va jusqu'à soutenir que « l'adolescence s'est faite société », nos sociétés étant aujourd'hui « structurées comme des adolescences interminables » (*Famille. I Le recul de la mort. L'avènement de l'individu contemporain*, Paris, Gallimard, 2006, p. 339).

RELANCER UNE DYNAMIQUE PSYCHIQUE EN PANNE PAR DES ENTRETIENS FAMILIAUX

Olivia BENHAMOU*



Aujourd'hui, la prise en charge familiale s'impose pour nombre d'adolescents en souffrance, qui estiment pourtant n'avoir rien à faire chez un psy, le problème n'étant pas le leur. Inclure les parents dans la prise en charge donne lieu à un soin davantage ciblé sur la place du jeune au sein de sa famille et permet alors de relativiser le sens et la fonction du symptôme que représente son adolescence, en crise.

PRISE DE RENDEZ-VOUS

Son père avait appelé en demandant un rendez-vous rapide. Son fils de 15 ans et demi ne faisait plus rien au lycée et passait son temps à la maison enfermé dans sa chambre, fuyant les moments communs, écourtant les temps de repas. Ce père avait besoin « *d'aide pour restaurer la communication avec son fils* » qui lui paraissait rompue, notamment avec sa compagne, qui pourtant était « *très bien intentionnée à son égard, et se faisait aussi du souci pour lui.* » C'était d'ailleurs elle qui avait trouvé mes coordonnées, après une tentative de suivi avortée à la Maison des adolescents de la région : après deux rendez-vous, Vadim avait dit qu'il ne voulait plus y aller parce que « *ça ne servait à rien* ».

LA PREMIÈRE RENCONTRE

Le premier rendez-vous est fixé la semaine suivante. Dans la salle d'attente, Vadim est assis d'un côté, tête baissée ; son père et sa belle-mère sont en face de lui et le regardent, en silence.

Je propose de recevoir Vadim seul dans un premier temps, puis de venir les chercher. Vadim hoche à peine la tête pour dire oui. Nous montons dans mon bureau.

Il se laisse tomber sur le canapé dans un soupir. Je découvre le visage doux et encore enfantin de ce grand jeune homme brun aux yeux noirs. Je lui demande s'il était d'accord pour venir à ce rendez-vous. « *J'ai pas le choix* » marmonne-t-il en guise de réponse. Il ne s'agit pas d'une opposition. Vadim ne s'oppose pas, il n'en a pas la force : il va là où on lui dit d'aller, mais plus rien ne compte vraiment pour lui.

Je ne le sais pas encore, mais cette réponse, « *j'ai pas le choix* » résume à elle seule le sentiment

d'impuissance dans lequel Vadim est plongé depuis ses 4 ans, l'âge qu'il avait lorsque ses parents se sont séparés.

Je lui demande ce qui l'amène ici ; Vadim ne sait pas vraiment : il y a les résultats scolaires, en baisse, et son père qui s'inquiète. Comme si tout était extérieur à lui, et lui restait, en tant que tel, hermétique et énigmatique. Je lui propose alors de se présenter : Vadim commence par la séparation parentale, qui va finalement décider de la suite de sa vie. Comme s'il n'existait encore qu'à travers cette histoire de rupture.

Je remarquerai par la suite à quel point Vadim a du mal à dire *je*, ou à affirmer un goût, un point de vue autrement que par la négative. Il a très peu de souvenirs d'avant la séparation mais se souvient qu'elle lui a paru brutale, il n'avait « *rien vu venir* », avec ses yeux d'enfant. Ensuite, « *mon père est parti, et ma mère et moi on s'est retrouvés tout seuls, elle pleurait beaucoup, et je savais pas quoi faire pour qu'elle arrête*

* Psychologue clinicienne, psychothérapeute d'orientation psychanalytique, thérapeute familiale

de pleurer ». Le père déménage à 100 kilomètres et refait sa vie avec la belle-mère de Vadim, qui a deux enfants. Je demande à Vadim si sa mère est au courant de notre rendez-vous et ce qu'elle en pense. Il acquiesce : « *elle est pour !* ».

Il y a eu ensuite le décès soudain et traumatique du grand-père maternel, devant Vadim qui faisait du tricycle dans la cuisine chez ses grands-parents. « *Il était là, et il est tombé, d'un coup. Il est parti avec les pompiers, on ne m'a rien expliqué. J'ai appris ensuite qu'il était mort* ». Deux hommes qui partent, sans explication et ne reviennent pas. Et des femmes qui pleurent.

Jusqu'à l'âge de 12 ans, Vadim vit entre ces deux femmes, voit son père un week-end sur deux et la moitié des vacances, mais parfois les week-ends sont annulés sans que Vadim sache ou comprenne pourquoi. Tous les soirs, pourtant, son père l'appelle. « *Mais c'est pas comme s'il était là* ». Les années passent, Vadim grandit, sa relation avec sa mère est fusionnelle mais il commence à ressentir le besoin de se détacher, même si la seule pensée de ce détachement est très culpabilisante. « *Ma mère, c'est quelqu'un de bien mais elle est fragile, elle vit toute seule, sans amis, isolée, et dans un quartier pas terrible. Au moment d'entrer au collège, mon père a commencé à me faire du bourrage de crâne pour que je vienne vivre avec lui. Il a toujours décidé de tout* ». La colère pointe chez Vadim mais elle est contenue. Tant bien que mal. Vadim pleure, se cache les yeux, et continue à raconter.

« *Au bout d'un moment, il a gagné, et je suis venu mais ma mère est restée toute seule, loin d'ici, elle va pas très bien, et moi je me suis retrouvé dans un collège ici, avec un niveau beaucoup plus élevé que celui que j'ai quitté. Et depuis la 4^e je rame. La 3^e c'était l'horreur. Alors forcément, la seconde, ça va pas du tout, j'ai trop de lacunes et puis ça m'intéresse pas. Les notes sont catastrophiques. Et mon père, il me parle que de ça, des cours, des notes...* »

Vadim raconte à voix basse, son ton est monocorde, il fait des phrases courtes, comme pour économiser les mots, mais son émotion est intense, mélange de chagrin et de révolte qui n'arrive pas à s'exprimer et se retourne contre lui. Il est comme immobilisé, plaqué au sol, n'a envie de rien, ne fait plus de sport, ne sort plus avec ses amis malgré son tempérament sociable, dort mal et manque d'appétit. Il ne peut évidemment pas

se projeter dans l'avenir, n'a pas la moindre idée d'un métier qu'il pourrait exercer, englué dans un passé qu'il est le seul à avoir vécu ainsi, fils unique et dernier témoin de ce couple qui aura duré à peine 5 ans. Il s'étonne de tout ce qu'il vient de raconter.

J'en accuse réception, lui fais part de mon admiration devant sa capacité à retracer ces événements de vie importants et à les mettre en perspective jusqu'à aujourd'hui. Je lui dis aussi qu'il me paraît déprimé (une idée qu'il rejette), et qu'il semble avoir beaucoup de choses à dire à son père. « *Avec mon père on parle pas, d'abord y a tout le temps ma belle-mère au milieu, et elle décide de tout. Moi, je ne fais pas partie de cette famille-là* ». J'entrevois maintenant les raisons pour lesquelles Vadim s'enferme dans sa chambre sitôt rentré à la maison. Son repli sur lui-même est la solution qu'il a trouvée pour éviter cette belle-mère avec laquelle il ne pourrait s'entendre sans avoir le sentiment de trahir sa mère, et se protéger d'un conflit ouvert avec son père, lui éviter une confrontation qui semble pourtant indispensable, pour pouvoir sortir de cette inhibition paralysante. Car il a progressivement désinvesti tous les champs de sa vie adolescente. Il est aujourd'hui comme « *au point mort* », ne sachant pas qui il est, ni à qui il pourrait s'identifier, entre cette mère « *dépressive* », et ce père, « *égoïste* ». Comme si dans la vie, (en tous cas dans la sienne), on ne pouvait être que l'un ou l'autre.

Je propose à Vadim d'aller chercher son père, avec ou sans sa belle-mère, comme il préfère. Il refuse : « *Vous pouvez les recevoir sans moi, j'attendrai dans la salle d'attente* ». J'accepte et nous convenons qu'il viendra me voir une autre fois, seul. Le rendez-vous est fixé quelques semaines plus tard.

Le père et la belle-mère montent dans mon bureau. Je leur demande comment ils comprennent le fait que Vadim n'ait pas souhaité être présent avec eux dans le bureau, comment ils se représentent ses difficultés et le sens que celles-ci peuvent avoir.

La belle-mère esquivait la question de leur relation et prend la parole pour exprimer une inquiétude exclusivement centrée sur la scolarité : « *Ses résultats sont tellement faibles que son lycée risque de ne même pas accepter qu'il redouble sa seconde* ». Le père renchérit, il commence d'ailleurs à s'agacer de

ce que son fils « *qui a tout pour réussir* » n'ait pas « *la moindre idée de ce qu'il va faire plus tard* ». C'est peut-être juste une impression, mais ce père me donne le sentiment de ne pas pouvoir s'opposer à sa compagne, de s'engouffrer systématiquement dans les brèches qu'elle ouvre ou désigne comme telles. L'idée me vient qu'il faudrait permettre à

ces deux-là, le père et le fils, de se retrouver un peu pour pouvoir se parler de manière authentique et dégagée d'un regard extérieur partial. De créer les conditions d'une triangulation symbolique, en rendant possible et acceptable une place de tiers, non pas entre eux, mais avec eux.

PROPOSITION THÉRAPEUTIQUE

Je partage cette idée avec le père et la belle-mère de Vadim, en précisant qu'il ne s'agit pas de la mettre à l'écart, mais de reporter à plus tard la question de sa relation avec son beau-fils. Je fais l'hypothèse qu'une fois restaurée la relation entre Vadim et son père, le reste suivra naturellement. J'ajoute qu'à mon sens, la scolarité est loin d'être le nœud du problème de Vadim, seulement un symptôme, la trace visible d'une souffrance jusque-là invisible.

Vadim a besoin de renouer avec son père, de faire exister entre eux une relation qui n'a jusque-là consisté qu'en pointillés et qui, depuis qu'ils vivent de nouveau ensemble, n'a pas réussi à se constituer véritablement. Il y a trop de colère, de non-dits, de rancœur du côté de Vadim, prisonnier d'un clivage. Et du côté du père, une difficulté à envisager le point de vue de son fils, le désir un peu fou de faire comme si de rien n'était, comme si la séparation des huit années n'avait pas existé, puisqu'il y a eu la lune de miel des débuts : « *Quand Vadim est arrivé chez nous, au début, tout se passait très bien ; ça s'est dégradé au fil du temps mais sans que je comprenne pourquoi.* »

VADIM TOUT SEUL

Après ce premier rendez-vous, deux autres suivront avec Vadim, tout seul, à quelques semaines d'intervalle. Il se montre beaucoup plus détendu, déclarant d'emblée « *ça va mieux* », et je le trouve en effet souriant, mais aussi plus défendu. « *Ça se passe un peu mieux à la maison, mon père est moins sur mon dos, et de toute façon, je vais redoubler.* » Je sens Vadim soulagé, mais pas vraiment à l'aise. Je suis frappée par le contraste entre l'authenticité et la profondeur du premier entretien, et les deux suivants, beaucoup plus superficiels et légers : la crise est derrière nous, le danger écarté, les défenses psychiques sont pleinement remobilisées.

Nous échangeons sur le quotidien de Vadim et

Je demande au père s'il peut penser, de son côté, avoir commis des erreurs, ou si Vadim pourrait avoir des choses à lui reprocher. Il ne voit pas, pense avoir tout fait pour donner à son fils les moyens matériels de faire de bonnes études et de préparer sa vie professionnelle.

Ce père est tourné vers l'avenir, vers l'idéal d'une famille recomposée où tous s'entendent bien. Vadim, lui, est pris dans un conflit de loyauté : tout ce qui vient de son père lui est actuellement insupportable, il a le sentiment d'avoir abandonné sa mère, il ne peut trouver dans le présent de quoi guérir de son passé, de sa culpabilité, ni résoudre ce conflit psychique paralysant.

En fin d'entretien, il apparaîtra au père que cette question des études parasite la relation qu'il a avec son fils et fait écran à la vérité d'une relation construite sur un malentendu : Vadim étant persuadé d'avoir été forcé par son père, égoïste, à quitter sa mère pour venir avec lui, quand il l'a décidé ; son père ayant au contraire la certitude que Vadim est venu vivre avec lui de son plein gré, par choix et pour son avenir.

ses centres d'intérêt. J'apprends à cette occasion que, depuis notre premier entretien, son père lui a proposé d'aller jouer au golf avec lui le week-end, une nouveauté qui semble faire grand plaisir à Vadim. Ces temps passés « *juste tous les deux* » permettent à chacun de découvrir davantage l'autre, Vadim déclarant à ce propos, et non sans humour, qu'il a le sentiment d'avoir « *tous les défauts de son père, et toutes les qualités de sa mère* »... Son seizième anniversaire approche, mais Vadim me fait penser à un petit, qui cherche dans le regard adulte de quoi construire ses propres pensées.

Son Moi encore fragile émerge peu à peu d'un magma jusqu'alors indifférencié, du fait du clivage parental, jusqu'alors dévastateur. Sa

relation avec sa mère se passe bien, même si elle lui reproche maintenant de ne plus passer assez de temps avec elle ; Vadim s'inquiète qu'elle n'ait jamais refait sa vie, et se demande par quoi elle a bien pu remplacer tout ce temps qu'ils passaient

VADIM ET SON PÈRE

Ce rendez-vous aura lieu quelques mois plus tard. Et inaugurera une série d'entretiens mensuels père-fils, où je vois progressivement se dessiner les contours d'une relation nouvelle.

La première séance est tendue. Personne n'ose se jeter à l'eau. La scolarité sert toujours d'alibi, pour ne pas aborder l'essentiel, mais ils parviennent enfin à se dire les choses. Vadim d'abord, qui exprime son refus d'appartenir à cette nouvelle famille, les conversations à table ne l'intéressent pas, ses demi frère et sœur sont « *sympas, sans plus, faut pas s'attendre à ce qu'on devienne les meilleurs amis du monde !* ». Son père tombe des nues mais écoute et, peu à peu, semble comprendre la difficulté que Vadim a éprouvé à trouver sa place dans cette nouvelle configuration familiale. Il pourra aussi dire à son fils, en le regardant droit dans les yeux, combien il compte pour lui, même si la vie quotidienne entre travail, vie conjugale et cohabitation avec ses beaux enfants le rend peu disponible pour le lui manifester. Ils conviennent tous deux de l'importance de passer plus de moments ensemble.

L'entretien progresse en suivant un fil qui remonte le temps. A partir de la situation conflictuelle présente, on revient en arrière, et Vadim peut enfin raconter à son père comment il a vécu ces huit années sans lui. Son père est très ému, et je sens combien son apparente froideur le protégeait jusque-là d'émotions probablement trop fragilisantes. Mais il était important pour Vadim de voir que son père, lui aussi, avait souffert de cette séparation. Le père évoque ces années telles qu'il les a vécues, c'est-à-dire sous le sceau du combat : « *Jamais je n'ai abandonné. Je ne voulais pas t'enlever à ta mère, mais tu me manquais terriblement. Je portais la responsabilité et donc la culpabilité de notre séparation, alors je prenais sur moi.* »

Cet entretien porte en germes tout ce qui pourra ensuite se déployer dans les futures rencontres père-fils, quatre en tout à ce jour. Seront ainsi abordés, au fil du temps, plusieurs thèmes capitaux, comme la mise en récit par chacun des

ensemble tous les deux, avant. À l'issue de notre second entretien, Vadim conclut qu'il n'a plus besoin de venir, même si son père insiste pour qu'il continue. Je propose alors un rendez-vous conjoint pour en discuter. Il accepte.

huit ans de séparation, dans une écoute mutuelle et avec l'expression des affects, jusque-là tus, liés à cette représentation. Vadim pouvant demander à son père « *où étais-tu pendant toutes ces années ?* », et verbaliser le fait qu'il lui était impossible de dire son chagrin à son père sans avoir le sentiment de trahir sa propre mère ; puis, une reconnaissance de la souffrance de chacun, avec une place importante donnée à celle de Vadim, et à l'expression de regrets, pour le père, d'avoir fait vivre cela à son fils ; ensuite, une identification réciproque possible, grâce à un processus d'affiliation : le père pouvant parler de ce qu'il retrouve de lui en son fils (le caractère têtu, l'esprit critique mais aussi, l'intérêt pour l'informatique, la musique et le golf) ; enfin, un retour trans-générationnel, le père de Vadim racontant sa relation à son propre père, le sentiment de ne pas avoir été poussé pour ses études et d'avoir dû se débrouiller seul ; et l'impact de cette relation sur sa propre représentation du rôle paternel à jouer auprès de son fils, jusque-là exclusivement centré sur la scolarité.

Chemin faisant, père et fils sont parvenus à une réflexion commune sur une réorientation scolaire pour Vadim, plus en phase avec ses envies et centres d'intérêt ; une réorientation que le père accepte et encourage. Au bout de trois mois, Vadim a quitté la seconde générale pour intégrer un établissement proposant une filière technologique où il se plaît beaucoup.

Au fil des entretiens, Vadim s'affirme de plus en plus, et tandis qu'au début, ils s'adressaient à moi chacun à leur tour, sans se regarder, ils se parlent maintenant de manière beaucoup plus directe et détendue.

Aujourd'hui la relation père-fils est en pleine (re)construction, car il leur faudra encore du temps. Mais je suis optimiste. De nouvelles bases sont jetées, et il n'y a plus de tabou au sujet de la dislocation du noyau familial d'origine. Vadim a pu se mettre en colère contre son père (et ainsi

cesser de la retourner contre lui-même), son père a pu recevoir cette colère et exprimer son propre chagrin ; cette page douloureuse peut maintenant être tournée. Vadim est à présent en mesure de s'intéresser à d'autres pans de sa vie, notamment aux difficultés qu'il rencontre dans sa relation avec sa mère : il ne sait pas comment trouver la bonne distance avec elle. Il est passé de *trop proche* à *trop loin*, sans transition.

Je m'interroge sur la place de cette maman, dont il a pourtant été beaucoup question pendant tous ces entretiens. Elle a été consultée par le père pour les décisions concernant Vadim (et notamment sa réorientation scolaire) mais n'a jamais, par exemple, été invitée à venir visiter le nouveau lycée de Vadim ou à découvrir son cadre de vie actuel.

Je suis impressionnée de voir Vadim, il y a encore quelques mois totalement inhibé, demander de l'aide à son père pour réussir à se détacher de sa mère, sans pour autant rompre le lien avec elle. Puisqu'aucun autre homme n'a pu jusqu'à présent prendre cette place, le père de Vadim réalise qu'il a maintenant à accompagner son fils dans ce processus de séparation, en acceptant de jouer le rôle de tiers structurant. Il suggère à Vadim

d'inviter sa mère à venir visiter son lycée lors de la « journée portes ouvertes » qui aura lieu bientôt, ajoutant « *et puis, invite-là dans un bon restaurant, ça lui fera plaisir!* ». Vadim semble joyeux à cette idée. Comme si tout à coup, un horizon s'ouvrait sur un nouveau type de relation à inventer avec cette mère. Que Vadim puisse demander à son père un soutien, montre que la confiance est restaurée. Il sait qu'il peut prendre appui sur lui. A cette occasion, et pour la première fois dans mon bureau, ce père posera tendrement une main sur l'épaule de son fils.

J'ignore combien de séances auront encore lieu avec Vadim et son père, ou s'il se saisira de ma proposition de venir un jour avec sa mère... Je crois à la nécessaire souplesse d'un cadre clair mais à géométrie variable, à l'image des besoins évolutifs de l'adolescent. Je me tiens donc à sa disposition, pour l'accompagner dans son cheminement (processus de séparation-individuation), tant qu'il en éprouvera le besoin. Et, idéalement, jusqu'à ce qu'il puisse s'affranchir des désirs et des projections de ses parents pour devenir enfin lui-même.

CONCLUSION

« *Aborder les difficultés et souffrances liées à l'adolescence par un travail familial peut être une étape nécessaire du soin mais ne peut jamais se substituer au travail individuel. En revanche, la thérapie familiale psychanalytique – ou une autre forme de dispositif prenant en compte la famille – peut répondre à une certaine urgence quand il y a danger vital ou risque de basculement. Cette forme de travail offre aussi l'avantage de pouvoir associer l'adolescent là où il en est, et comme il le peut, sans l'obliger à formuler une demande claire, souvent très loin de ses possibilités.* » écrit Françoise Aubertel, thérapeute familiale psychanalytique.

Le parcours de Vadim illustre toutes ces situations bloquées, où l'adolescent présente des signes de souffrance aiguë mais qu'il n'identifie pas comme tels. Il n'a aucune demande de soin, et seule l'inquiétude ou la plainte parentale viennent s'exprimer. Le travail thérapeutique avec les familles est alors un outil précieux pour sortir de la panne générale et réanimer une vie psychique mise en sommeil par anesthésie, afin d'échapper à la douleur. Cette approche familiale est extrêmement féconde et, si elle ne peut évidemment pas remplacer un travail psychothérapeutique individuel, elle peut être le préalable à une appropriation ultérieure du soin, pour soi, par l'un ou l'autre des membres de la famille en crise. ■

Pistes bibliographiques

Aubertel F., « Famille en mal d'adolescence » in *Réunir pour séparer : le lien familial à l'adolescence*, revue *Le divan familial*, n°27, Automne 2011

Eiguer A., « Crise d'identité familiale pendant l'adolescence d'un enfant » in *Un divan pour la famille*, Paidos/Le Centurion, 1983.

Napier A., Whitaker C., *The family crucible* (1978), trad. fr. *Le creuset familial*, Paris, Robert Laffont, 1980.

ADOLESCENCE EN CRISE - UNE APPROCHE FAMILIALE NI DANS LE COLLAGE, NI DANS LA RUPTURE

Clotilde PERRÈVE*



Le mal être des adolescents laisse l'entourage sidéré, dans une totale impuissance. Les parents subissent le plus souvent ce qui arrive à leur enfant. Les adolescents, eux, ne comprennent pas ce qui les agite et bien souvent ils ne peuvent ou ne veulent rien en dire ; pourtant chacun y va de son discours pour tenter de soutenir quelque chose qui semble à jamais perdu d'un imaginaire familial révolu. En partant de l'idée que des liens inconscients unissent profondément l'adolescent et sa famille, la crise de l'adolescent serait susceptible d'inaugurer une crise familiale telle « une identification par le symptôme » au sens de Kaës⁵¹.

Porter alors une attention toute particulière à l'adolescent en crise ne peut se faire sans prendre en considération ce qu'elle augure du côté de la famille. Cette perspective ouvre sur une approche groupale familiale de la clinique de l'adolescent là où l'approche individuelle reste souvent en panne. Un accueil des familles sous forme d'entretiens familiaux ou de thérapie familiale a été pensé à cet effet par une équipe de psychologues formés à la thérapie familiale psychanalytique¹. En quoi cette approche thérapeutique permet-elle à l'adolescent de traverser la crise en n'étant ni dans le collage ni dans la rupture ?

FAMILLES EN SOUFFRANCE

Sans un regard, elle lui tapote l'épaule et lui indique du doigt le fond du couloir : pas un mot pas un son, coupée du monde par un casque posé sur ses oreilles. Manifestement en train de chercher son chemin, la femme interpellée réagit à ce geste : elle lève la tête. Puis toutes deux se dirigent dans la même direction.

Le pôle d'entretiens familiaux se situe dans un immeuble d'habitations. Seul le nom de l'association² figure sur la sonnette. Rien n'indique le travail thérapeutique qui se pratique dans ce lieu. Cela permet aux familles, qui s'y rendent sur rendez-vous, de rester vis-à-vis de l'extérieur dans l'anonymat de leur démarche. Elles viennent à la rencontre de psychologues comme en visite, sans aucune stigmatisation. La plupart ont une demande pour l'un de leurs enfants, adolescent, dont les difficultés sont repérées du côté de la rupture scolaire et/ou familiale. L'adolescent

en quête d'une liberté mal définie fait gicler les limites d'une contenance psychique au profit d'une quête identitaire tout aussi peu précise. Le conflit porte avant tout sur les deux mamelles que sont aimer et travailler, défini par Freud comme les fondements mêmes d'une santé psychique véritable. Les parents s'en plaignent : « Il ne va plus à l'école », « Il n'écoute pas » et se sentent affectés par tant d'indifférence de la part de leur enfant. Que faire ? Bien souvent, ils sont à bout, sans plus aucune empathie pour leur enfant et l'agressivité les gagne eux aussi. La crise de l'adolescent est contagieuse pour la famille qui devient elle-même le lieu d'une crise : la famille souffre !

Les familles reçues, souvent désorientées d'avoir été précédemment décomposées, et pour certaines recomposées, sont psychiquement fragilisées, ce à quoi s'ajoute souvent une

* Psychologue clinicienne

1 Formation à la Société de thérapie familiale psychanalytique de l'Île de France

2 Association Ressources

précarité sociale. En parlant de *fragilité psychique*, je fais référence à la difficulté qu'éprouvent certains parents à protéger leurs enfants des effets de la perte de repères créée par de nombreuses modifications familiales (séparation, maladie, incarcération, déménagement, exil, deuil...). Ces événements sont souvent vécus comme des traumatismes et fragilisent considérablement les liens familiaux ; Les adolescents en crise viennent lamener les liens existants et/ou incertains par des attaques parfois d'une grande violence. À travers des actes qui les entravent eux-mêmes (agressivité, repli, refus scolaire, addiction...), ils semblent déverser une haine contre les parents, contre la société, là où, dans le fond, ils se montrent *tout contre* la famille dont ils ne savent comment se séparer. Face à cela, les parents sont dépourvus d'autorité et y vont de leur refrain répétitif laissant entendre un crescendo de haine : « *Je ne sais plus quoi faire* », « *je n'ai plus de prise sur elle/ lui* », « *il/ elle ne respecte plus les règles de la maison* », « *je ne contrôle plus la situation* », « *qu'il/ elle aille ailleurs* ». Les demandes sont le plus souvent formulées par les mères

ACCUEIL

L'accueil est toujours assuré par un binôme de psychologues formés à la thérapie familiale psychanalytique³. Il porte dans un premier temps sur le soutien et la contenance de la famille en demande, c'est-à-dire sur la souffrance des liens qui la constituent, puis s'oriente vers une réorganisation de ces derniers lorsque cela est possible. Par lien, nous faisons ici référence à un processus psychique défini par René Kaes^[5] comme « *une réalité psychique spécifique, commune, partagée, différente* ». Dans cette perspective, le lien trouve son fondement dans les alliances inconscientes sur lesquelles se forme tout groupe, *alliances d'accordages primaires* entre la mère et l'enfant et *alliances secondaires structurantes*, les pactes fondés sur la Loi et les interdits fondamentaux. Il se compose d'une articulation de la sexualité infantile, de la parole et de l'intersubjectivité. Pour A. Lancan et A. Eigner, « *la théorie des liens sous-tendant la thérapie familiale psychanalytique propose une relecture groupale des enjeux liés aux bouleversements familiaux en période d'adolescence* »^[7]. Des entretiens familiaux, au rythme de la quinzaine, sont proposés dans cette perspective à ceux qui en font la demande. Dans un premier temps, l'adolescent est le plus souvent *amené* par sa mère. Notre

au moment précis où elles se sentent perdues face à leur enfant devenu adolescent. Elles sont démunies par ce qui arrive soudainement, comme prises à revers d'un maillage familial qu'elles pensaient avoir tissé elles-mêmes et qui s'avère inopérant pour maintenir quoi que ce soit de la souffrance de l'adolescent. Quant aux pères, bien qu'alertés par le caractère d'urgence de l'affaire, ils sont trop souvent mis sur la touche. En fait, la question posée concerne en premier lieu le rapport de l'adolescent à l'univers *maternel* qu'est la famille. Dans cette perspective, *les lois de la parole*^[6] qui fondent chacun dans la parole première, maternelle, sont attaquées et malmenées au sein même de la famille. Les parents sont disqualifiés, agressés verbalement, ou bien la parole devient impossible : « *on ne se parle plus* ». Nous voyons bien ici en quoi l'isolement de l'adolescent dans un silence apparent, correspond pour lui, comme l'a défini J.-J. Rassial^[8], à la confrontation à ce premier surmoi qui porte symboliquement la mère : parler serait déjà se séparer, là où l'adolescent reste terriblement collé.

intervention consiste à explorer avec eux ce qui fait souffrir autant la mère que l'adolescent, non pas dans une dimension individuelle mais bien dans une dimension inconsciente groupale, en nous référant à la théorie de la réalité psychique du lien. Celle-ci « *ouvre des éclairages sur le niveau archaïque et collectif de la déstabilisation familiale : il s'agit de réunir d'abord, de soutenir le lien afin d'en permettre une réorganisation progressive puis une séparation qui ne soit pas synonyme de rupture* »^[7]. La famille est ainsi d'emblée convoquée, même si tous les membres ne peuvent pas être physiquement présents dès le début. Un temps est parfois nécessaire pour penser ces liens en souffrance entre la mère et l'adolescent avant d'inviter le reste de la famille à se joindre à ces entretiens familiaux.

Assises côte à côte, elles sont sur leurs gardes comme des adversaires, prêtes au combat. Qui va lancer l'attaque ? Qui acceptera de baisser les armes ? Aucune expression sur leurs visages. Il y a un mur entre elles deux. « On ne se parle plus » finira par dire la mère avec une certaine émotion. Aucune réaction chez la jeune femme, la fille, bien campée sur sa position et apparemment très mature du haut de ses 16 ans : tout contrôler...

3 Thérapie familiale psychanalytique à la STFPF

C'EST LA CRISE !

En latin *crisis* signifie « assaut ». Dans ce sens, elle évoque ce qui saisit le sujet du côté d'une tension importante qui laisse augurer l'annonce d'une période de difficultés intenses. Un changement brutal, rapide en serait la conséquence, pouvant aller jusqu'à un état paroxystique qui évoque la maladie. Cet assaut est celui de l'adolescent qui, pris au détour d'une enfance plus ou moins protectrice issue d'un univers familial *ad hoc*, commence à *surfer* sur une vague qui pourrait l'emporter ailleurs, hors de la zone de surveillance, loin du milieu familial. La question du danger est au cœur de cette affaire, d'où la réaction d'angoisse des parents, ici de la mère, face à ce jeune capable de prendre tous les risques sans avoir encore la possibilité d'en mesurer aucun. L'angoisse face à un danger imminent provoque à son tour la crise que l'adolescent fait vivre à sa famille.

À y regarder de plus près, la racine grecque du mot crise, *krisis*, nous apporte un éclairage supplémentaire, en ce qu'il évoque *se séparer, se distinguer*. Là est la question que pose l'adolescent à sa famille : comment se détacher, se différencier ? À quels renoncements cela le conduit-il ? L'adolescent est bien seul face à ces questions, envahi par son monde pulsionnel qui l'assaille et le déborde sur un mode haineux. Ses parents, sa mère surtout, veulent le garder petit, « *je sais ce qui est bon pour lui* », le conservant ainsi dans le fantasme d'une *connade* maternelle toujours dévolue et dévouée à tous ses enfants. Mais dans ce moment crucial de sa vie, l'adolescent attend, sans pouvoir l'exprimer, encore moins le formuler, d'être protégé par les adultes de sa propre pulsionnalité et de son monde interne volant en éclats. Cela lui permettrait de se diriger peu à peu vers une vie adulte, comme l'a décrit J-B. Chapelier^[2]. Or, cette perte de contenant individuel et l'émergence de fantasmes de morcellement et de vide sont vécues par l'adolescent au sein même du groupe qui est censée le protéger et le rassembler. Face aux attaques répétées et violentes du jeune, la famille n'arrive plus ni à être protectrice, ni à servir d'étagère identificatoire pour rassembler les différentes parties de son monde interne. La famille est dans tous ses *éclats*, inopérante pour contenir quoi que ce soit : elle devient *adolescente*, identifiée à l'adolescent en crise.

Madame parle, se plaint en tenant des propos impersonnels concernant sa fille : elle « ne va plus à l'école », « ne se lève pas le matin », « a un nombre d'heure d'absence qui pourrait impliquer une exclusion définitive du collège »... Et puis, elle fréquente un garçon de mauvaise famille. Madame dit tout faire pour elle, désignant par là sa fille, alors que celle-ci ne lui donne rien. Elles vivent toutes deux sous le même toit depuis que la fille aînée est partie vivre sa vie à elle. « C'est mieux comme ça, les deux sœurs ne se parlaient plus » dit Madame. Mais la parole reste désespérément inexistante à la maison. Mère et fille n'échangent pas un mot. Madame dit pourtant faire des efforts pour sa fille. Vu son aversion pour le garçon que celle-ci fréquente, la mère a proposé au compagnon de s'installer à la maison, comme ça dit-elle « je sais qu'elle ne trainera pas dans les rues ». Du coup, Madame tient sa fille au plus près d'elle, sous son propre toit, et se trouve aux premières loges de sa vie amoureuse.

La fille, Amanda, se plaint que sa mère ne la considère pas, qu'il y en a que pour sa sœur aînée. Elle se sent laissée pour compte, transparente. Paraissant beaucoup plus mature que son âge, elle se retrouve à 16 ans à vivre une vie de couple sous le regard inquisiteur de sa mère. Mais cela ne semble pas la gêner. Elle revendique plutôt le fait de mener sa vie comme elle l'entend, c'est-à-dire en dehors de toute considération et toute réclamation émanant de sa mère. Elle semble très assurée dans ses choix, qu'elle dit assumer parfaitement : vivre avec un garçon qui lui plaît et qu'elle garde sous son emprise, trouver une formation qui la conduira vers un métier puisqu'elle ne veut plus aller à l'école... Cette jeune fille dit pourtant aller mal depuis qu'elle n'a plus de nouvelles de son père. Personne ne peut lui dire où il se trouve. Monsieur est parti sans laisser d'adresse au moment où l'adolescente espérait tellement pouvoir enfin le rencontrer ! Monsieur avait été incarcéré pour avoir violé la sœur aînée, issue d'une première union de la mère, alors qu'Amanda n'était encore qu'une enfant. Et pour la protéger de cet homme, sa mère l'a tenue à l'écart de cette histoire et de son père durant toutes ces années. Les seuls échanges entre père et fille se faisaient par courrier. Maintenant, au moment où, adolescente, Amanda pourrait enfin le rencontrer, celui-ci disparaît !... Et elle ne comprend pas. C'est la colère ! Mais pour cette adolescente, sa mère est l'instigatrice et la destinataire de sa colère.

Avant, dit Madame, toutes deux avaient une grande complicité ; elle ne sait plus comment la retrouver.

La situation familiale est paroxystique. Les entretiens vont permettre de laisser venir des paroles, parfois dures à entendre pour l'une et pour l'autre. Mais la contenance du cadre que nous proposons permet de soutenir la violence qui jusque là s'exprimait essentiellement par des passages à l'acte, de la jeune fille comme de la mère. L'exploration groupale, intersubjective, de ce que mère et fille vivent au quotidien apaise

peu à peu chacune. Si la mère lâche quelques défenses, la fille reste néanmoins sur ses gardes. Il est difficile de repérer une quelconque émotion sur son visage alors que sa mère, malgré son désir de se montrer digne, ne filtre que faiblement ses ressentis. Nous pouvons malgré tout approcher les différents affects qui s'expriment sans pour autant qu'ils soient destructeurs pour l'une ou pour l'autre. Une confiance s'installe.

CRISE... DES GÉNÉRATIONS

Toujours assises l'une à côté de l'autre, elles débütent la séance suivante en échangeant un profond regard, ce qui en dit long sur le chemin qu'elles commencent à parcourir ensemble.

L'adolescente dit alors qu'elle se fait parfois maltraiter par son compagnon ... et elle réagit par « des cris hystériques » renchérit sa mère, qui se sent alors dans l'obligation de se précipiter vers la chambre du couple pour intervenir. Madame explique qu'elle prend alors sa fille dans ses bras, et l'entoure comme une toute petite fille perdue et désespérée.

Derrière l'apparence incestuelle du climat familial, l'aspect incestueux des liens familiaux suinte fortement. L'adolescente cherche à la fois à s'en prémunir et à le questionner de tout son être, tant dans sa quête d'un père disparu et pour le moins idéalisé que dans sa confrontation à une mère par trop présente. Si ses agissements apparemment désordonnés évoquent d'emblée le désespoir du tout petit, ne pourraient-ils pas également être entendus comme une demande « adressée aux instances parentales, elles-mêmes traversées par la pression pulsionnelle et incestuelle des liens qui peut conduire à une confusion entre les parents réels et les parents intériorisés et fantasmés » comme le proposent P. Alécian et A. Perret⁴ ? En effet, de son côté, la mère revisite en séance, donc en présence de sa fille, le climat familial incestuel dans lequel elle a grandi et où elle n'était finalement qu'un objet utilisé pour mieux en être exclue ; cela

revient sous la forme d'un écho trop réel pour l'adolescente d'aujourd'hui, qui le sentiment ne pas avoir de place dans sa propre famille. Mère et fille se renvoient mutuellement ce qui les lie inconsciemment si fortement : être à part. Sauf que l'adolescente semble achopper sur « des impasses de subjectivation parentale »¹¹ qu'elle ne cesse de revivre dans sa relation à son compagnon, sous le regard attentif et réprobateur de sa mère. Dans ce double mouvement par lequel Amanda passe alternativement d'une position de toute petite fille à celle de femme, l'adolescente en crise met la famille en crise, c'est-à-dire qu'elle vient interpeler ce qui n'a pu être élaboré dans les générations précédentes.

L'exploration de la famille, de ses différents liens, de ses différents clans, des paroles prononcées, fait surgir des événements traumatiques répétitifs d'une génération à l'autre. Le transfert que nous avons pu nouer avec ces deux femmes a donné un éclairage sur le pacte narcissique inconscient⁴ qui les retient l'une à l'autre depuis toujours et qui peut être aujourd'hui abordé, voire renégocié par une mobilisation inter-fantasmatique.

L'adolescente déplace alors sa colère sur son compagnon. « Il ne me respecte pas ». Et les autres le lui disent. Elle en est extrêmement blessée. « Moi et ma mère lui avons tout donné et il ne nous donne rien ».

SOULAGEMENT

Cette parole résonne de façon bien particulière dans l'intersubjectivité que nous approchons peu à peu au cours de nos séances, elle dévoile de plus en plus cette alliance inconsciente entre la mère et la fille. Là, où toutes deux ont l'impression de tout faire pour les autres, chacune

se sent rejetée, exclue du groupe familial. La prise en compte groupale des questions posées par l'adolescente et reprises par la mère contribue ainsi à les faire basculer, l'une et l'autre, dans une indifférenciation : comme si elles formaient un seul corps, partageaient une même voix, les

4 Je fais ici référence au contrat narcissique défini par P. Aulagnier dans *La violence de l'interprétation*, Paris, PUF, 1975.

mêmes mots. Comment alors penser, dans cette configuration, une quelconque différenciation ? Nos échanges, à partir desquels mère et fille se mêlent, s'emmêlent au point parfois de se fondre ou de se confondre, nous conduisent peu à peu à parler de solitude, de dépression, voire de vide, éprouvés par la jeune fille, mais aussi par sa mère. Des émotions jaillissent. Si toutes deux les ressentent sans trop le montrer, elles tentent également d'exprimer peu à peu, chacune à sa façon, leurs affects et leurs désirs. Si la prise en compte des mouvements intersubjectifs a bien eu des effets intra-psychiques sur la mère et la fille, cela a aussi contribué à agir sur la cohésion intra familiale d'un point de vue groupal et fantasmatique. Une nouvelle délimitation des espaces psychiques de chacune et d'échange entre elles deux apparaît. C'est le soulagement. Amanda cherche maintenant à faire entendre sa subjectivité propre et à investir son identité naissante. Elle commence à préciser ce qu'elle souhaite pour son avenir. Madame regarde sa fille comme une jeune femme en passe de quitter le nid.

La question est alors posée d'inviter le compagnon d'Amanda à participer à nos entretiens.

Ainsi, au moment où la rupture familiale était sur le point d'être consommée, l'écoute familiale de l'adolescente en crise a permis de démêler les alliances inconscientes entre Amanda et sa mère afin que chacune puisse mieux s'identifier

et se séparer. Les entretiens, en remettant doucement du contenant là où la jeune fille avait considérablement fragilisé et *adolescentisé* la famille, ont contribué à repenser tant l'histoire familiale que les souffrances psychiques individuelles. La levée des clivages, des dénis, des non différences de génération a remobilisé psychiquement la mère comme la fille, au point de les engager toutes deux dans un processus de séparation.

Ainsi, comme le dit Kaës, « *pas l'un sans l'autre et sans l'ensemble qui les contient* »^[1]. Oui, mais *ni dans le collage* diraient les adolescents, *ni dans la rupture* renchériraient les parents. En portant cette double négation, l'adolescent et sa famille semblent pouvoir s'affirmer dans un processus de séparation qui nécessite une mutation en profondeur des liens inconscients qui les unissent. Vivre ensemble non plus dans cet *au-delà du miroir*, nostalgie du pays de l'infantile, mais dans la construction d'une nouvelle identité annonçant pour l'adolescent une sorte d'exil vers le monde des adultes à explorer, déplace les frontières des espaces psychiques des uns et des autres ainsi que le contenant psychique de l'ensemble familial.

L'adolescent serait maintenant à même de souscrire à ce *néo groupe* car il sait que c'est pour mieux s'y soustraire. N'est-ce pas pour lui une façon de laisser sa trace de son passage adolescent ? ■

Bibliographie

- [1] Alécian (P.) et Perret (A.), « Être parent d'adolescents : clinique d'une crise parentale », in *Entre adolescent et adulte : quelle rencontre ?*, *Lettre de l'enfance et de l'adolescence* n°88, Erès, 2013/1, pp. 177-186.
- [2] Chapelier (J-B.) et All, *Le lien groupal à l'adolescence*, Paris, Dunod, 2000.
- [3] Freud (S.), (1930), *Malaise dans la civilisation*, Paris, PUF, 1999.
- [4] Kaës (R.), « Pour inscrire la question du lien dans la psychanalyse », in *Les liens familiaux*, *Le Divan familial* n°15, 2005, pp. 73-94.
- [5] Kaës (R.), « La réalité psychique du lien », in *Liens premiers, liens de filiation*, *Le Divan familial* 2009/1, n°22, pp. 107-125.
- [6] Legaut (J.), *Les lois de la parole*, Paris, Erès, 2010.
- [7] Loncan (A.), Eigner (A.), Auibertel (F.), « Réunir pour séparer : le lien familial à l'adolescence », in *Le divan familial* n°27, 2011, p. 8.
- [8] Rassial (J.), *Le passage adolescent*, Toulouse, Ères, 1996.

SUJET Y ES-TU ? INHIBITIONS DANS LA RENCONTRE ADOLESCENTE

Frédéric GUINARD*



Les conduites d'inhibition décrites dans cet article concernent des sujets qui, au seuil de l'adolescence, présentent un certain retard dans leurs acquisitions scolaires. La population étudiée sera celle rencontrée en SESSAD¹, plus précisément des adolescents dont la problématique se caractérise par des troubles cognitifs qui limitent leur intégration dans le système scolaire conventionnel et met en péril leur future intégration sociale. Auprès de ces sujets, la question de l'inhibition des adolescents se pose fréquemment dans le cadre de nos pratiques et complique les propositions diagnostiques, pronostiques et thérapeutiques que nous mettons en œuvre dans le cadre de notre travail institutionnel.

Après quelques mois d'observation, Adélaïde entame un suivi individuel avec une psychologue clinicienne de notre équipe. Au bout de quelques semaines, à l'occasion d'une réunion clinique, je demande à cette collègue des nouvelles d'Adélaïde. Elle me répond d'une traite: « *C'est vide, c'est vide... il n'y a rien... il n'y a pas de conflits, il n'y a pas d'affects, il n'y a pas de je, il n'y a même pas de sujet !* ». Ces paroles, qu'il faut bien remettre dans leur contexte de confiance confraternelle, font écho en moi d'une étrange manière : « *Il y a toujours quelque chose si l'on se montre attentif !* » m'insurgeai-je intérieurement... « *Le constat de telles carences chez un patient dissimule souvent les lacunes des outils d'observation et d'investigation du clinicien qui ne seraient pas assez précis ou se révéleraient inadaptés à saisir toutes les subtilités de ses émergences fantasmatiques.* » me récitai-je tout aussi intérieurement, évoquant les bases élémentaires méthodologiques d'un positionnement clinique digne de ce nom...

Et soudainement, je prends conscience que cette collègue, par son simple et quelque peu radical constat, parvient tout simplement à accepter ce vide, ce rien presque tangible qui envahit aussi certaines de mes rencontres cliniques, à le tolérer et à le communiquer à des pairs sans honte.

Il apparaît assez simple et évident de renvoyer immédiatement à un praticien confronté à une clinique du vide une interprétation soulignant l'inachèvement ou l'insuffisance du travail de son contre-transfert ; il semble beaucoup plus difficile de s'identifier aux difficultés et impasses qu'il rencontre dans le suivi de ces adolescents. Envisager la question sous son seul aspect méthodologique serait faire preuve d'une grande naïveté et d'une grande prétention. Les processus de *neutralisation énergétique*^[15] peuvent, en restreignant l'état traumatique et en jugulant le retour des représentations et affects clivés,

conduire à une réorganisation drastique de la vie psychique. Il est aujourd'hui admis que, dans ces rencontres où l'on semble être face à un mode de fonctionnement opératoire, il est nécessaire dans un premier temps d'accueillir la sidération de se sentir face à un sujet vide d'être et de pensées... Comment décrire *ce qui se passe quand rien ne semble se passer dans la relation* autrement qu'en termes déficitaires ? Mais ce positionnement n'est pas simple, surtout lorsque les enjeux du travail clinique ne consistent pas seulement à accéder à la compréhension de la vie intérieure d'un sujet, voire à son inconscient, mais bien de contribuer

* Psychologue clinicien

1 Service éducatif spécialisé et de soin à domicile, dont l'intervention dépend des notifications de la Maison départementale des personnes handicapées (MDPH)

au réaménagement de conditions suffisamment bonnes pour la construction avec lui d'une aire partagée d'expérience.

Afin d'aborder rigoureusement toute la complexité de ces suivis – complexité qui ne

doit pas être déniée sous prétexte qu'elle peut être travaillée par une analyse transféro-contre-transférentielle *ad hoc* – remontons le cours de l'accompagnement d'Adélaïde afin d'illustrer les aspects psychopathologiques préoccupants que recouvrent ces conduites d'inhibition massives.

Adélaïde a été adressée au SESSAD à 14 ans. Après un parcours scolaire en CLIS² et en UPI³, un accompagnement en SESSAD est envisagé par l'école afin de travailler l'orientation vers un ESAT⁴.

Adélaïde est la deuxième d'une fratrie de 3 enfants, née prématurément à 6 mois, sa jumelle (Amandine) étant décédée à la naissance. Elle a subi une hémorragie cérébrale à quelques jours entraînant un retard moteur important.

Suivie en orthophonie pour des *troubles de l'apprentissage, du langage écrit et des fonctions logico-mathématiques*, Adélaïde montre des difficultés d'intégration dans sa classe de 5^{ème} générale : « *Adélaïde participe peu et ne semble pas intéressée. Son inhibition représente une difficulté majeure [...]* » décrivent les membres de l'équipe pédagogique. Ils ajoutent : « *Très bonne camarade et très sociable avec ses pairs, son inhibition disparaît totalement dans la cour et à la cantine* ».

Au SESSAD, la grande réserve d'Adélaïde interpelle tous les intervenants : « *Adélaïde se présente au premier rendez-vous un peu soucieuse de ce que je vais lui demander. Elle se montre très timide et ne prendra jamais la parole spontanément [...]* » (Enseignant spécialisé). « *La rencontre est marquée par le retrait relationnel (regard fuyant, corps recroquevillé sur lui-même) ; Adélaïde ne s'exprime pas sans sollicitations, elle reste muette et inerte... à peine l'entends-je respirer ! Même la réponse à une question simple est empreinte de timidité, par peur de mal dire ou faire. La deuxième rencontre ne permettra pas davantage de spontanéité.* » (Orthophoniste). « *Durant les moments de transition, elle peut rester aussi immobile qu'une statue. La marche spontanée est plutôt lente, pataude. Le déplacement manque de portage par le regard. [...] l'inhibition ne touche pas l'engagement corporel ; si c'est moi qui demande à Adélaïde de réaliser un mouvement, l'amplitude et l'aisance sont correctes.* » (Psychomotricienne). Toujours en psychomotricité, le test de Mira Stambak⁵ illustre les capacités et limites d'Adélaïde : alors qu'elle reproduit toutes les structures rythmiques sans aucune erreur, elle ne parviendra jamais à comprendre la symbolisation graphique de ce rythme.

Au-delà du constat de la réserve excessive d'Adélaïde, ces différents bilans apportent des éléments qui décrivent plus précisément les caractéristiques de son inhibition :

- Dans la mise en jeu corporelle, c'est l'intentionnalité qui semble problématique. Décider d'effectuer un geste, c'est-à-dire exprimer un désir, laisser entrevoir à l'adulte ce qu'elle pourrait avoir envie de faire lui semble impossible dans le cadre du bilan d'observation. A. Braconnier et D. Marcelli^[4] indiquent très justement que l'adolescent qui se conforme passivement à ce qui est attendu de lui fait l'économie d'une crise et refoule, réprime ses pulsions sexuelles agressives.
- La disparition de son inhibition en récréation (c'est l'impulsivité qui domine alors) interroge sur l'impact de l'absence de l'adulte dans son comportement.
- Le passage entravé d'un mode de perception/représentation à l'autre, de l'ouïe à la représentation graphique, met en évidence une rigidité des mouvements représentatifs : une expérience vécue sur un mode ne prend pas sens dans un autre. Est-ce que cette difficulté révèle des obstacles existant à chaque *passage* du représentant psychique d'un état à un autre ?
- Le fait qu'Adélaïde retrouve un peu de mobilité et d'aisance quand elle répond à une consigne semble alimenter chez les adultes

2 Classe pour l'inclusion scolaire : structure d'intégration collective dans une école ordinaire se caractérisant par la population accueillie (enfants présentant des troubles et/ou handicaps) et par un projet d'enseignement adapté

3 Unité pédagogiques d'intégration : en UPI (ou ULIS), les collégiens sont intégrés pour certaines matières (musique, arts plastiques, EPS, SVT, histoire-géographie) dans une classe générale ; pour les matières où ils sont les plus en difficulté, ils restent en petits groupes avec un enseignant spécialisé

4 Établissement et service d'aide par le travail : permet à une personne handicapée d'exercer une activité dans un milieu protégé si elle n'a pas acquis assez d'autonomie pour travailler en milieu ordinaire ou dans une entreprise adaptée

5 Trois épreuves de rythme de Mira Stambak sont décrites dans le livre éponyme publié en 1960 chez Delachaux et Niestlé.

qui l'accompagnent des contre-attitudes marquées par l'excès : envie de la secouer, de la bouger de force, de la contraindre à agir.

A l'instar de ces professionnels, ma rencontre

d'Adélaïde me laissa bien perplexe : je me suis senti en présence de quelqu'un qui ne se percevait pas lui-même, ou du moins que ses éventuels émois internes laissaient complètement indifférent.

Au moment de notre rencontre, je n'ai pas le sentiment qu'Adélaïde *ne parvient pas* à s'exprimer (ou s'y refuse) mais simplement qu'il n'y a aucun écho en elle des paroles que je lui adresse. Elle ne m'explique pas grand-chose de son environnement : elle partage sa chambre avec son frère. Ils ont la télévision dans leur chambre et elle dispose d'un téléphone portable pour appeler son taxi qui vient la chercher à l'école (le financement d'un taxi a été légitimé par ses troubles spatio-temporels : elle n'a jamais *appris* à aller au collège en bus). De son passé, elle me dit simplement qu'elle a le souvenir d'avoir vécu ailleurs que là où elle habite actuellement.

Le dessin libre figure une série de sept petites maisons identiques mises les unes à côté des autres tout en bas de la feuille. La première séance me semble interminable et bon nombre de mes questions demeurent sans réponse. Adélaïde se contente d'une mimique pour me signifier qu'elle ne *sait* pas quoi répondre.

Par l'attention aux mimiques, aux regards, aux micro-mouvements de surprise, aux bribes d'expression, etc., un discours sans paroles donne la possibilité au clinicien d'entendre au-delà de la réserve ou de la timidité d'un adolescent. C'est aussi cette vigilance aux langages du corps

durant les entretiens qui permet de repérer les effets d'inhibitions plus massives : le clinicien ne parvient plus à écouter ni à s'accorder aux *effleurements communicatifs* du sujet. Sans cette expressivité spontanée, il se sent complètement seul face à un *mur* insondable...

Les passations du *Patte-noire* et du *Scéno-test* ont mis en évidence l'importance pour Adélaïde de la thématique de la limite, de la disjonction, de la barrière. En effet, dans la quasi-totalité des images choisies pour raconter l'histoire de *Patte-Noire*, se trouvent un muret, une palissade, une barrière... Existe-t-il un *mur* entre Adélaïde et ses *imago*s parentales, une séparation nette et peu perméable entre le monde représentatif/perceptif du quotidien et le monde représentatif/hallucinatoire des rêves ? Afin d'approfondir ces questions, je lui propose un *Scéno-test* où elle donne à voir une représentation topique de son environnement. Elle répartit la famille en plusieurs espaces clos, une série de barrières protège *les enfants* de deux *imago*s parentales placées ensemble et les sépare aussi du monde scolaire, qu'Adélaïde représente par un tableau d'école et un cartable sans sujet pour le porter. La différence des générations est ainsi reconnue au prix de l'instauration de contenants non perméables⁶.

Dans le récit de *Patte-Noire* d'Adélaïde, l'image de parents qui, au lieu de surveiller et protéger leurs enfants qui se bagarrent, vont se battre à leur tour, est significative de la violence qui pourrait naître entre les enfants et de celle qui pourrait arriver des objets parentaux. Nous faisons l'hypothèse qu'Adélaïde, ayant eu à subir précocement et répétitivement des intrusions et des interventions médicales, n'a pas eu d'autres choix que d'incorporer en elle des *imago*s parentales menaçantes, qui lui sont radicalement étrangères. Dans ce contexte, son *moi* semble n'avoir pu se développer qu'entouré de barrières, afin de se protéger de ce qui vient, du dedans, signifier des besoins et des désirs

qui risqueraient de ne pas obtenir satisfaction et, venant du dehors, lui paraîtrait répéter ces premières expériences douloureuses. On peut aussi supposer que cette intrusion en *soi* d'une image parentale violente incorporée précocement manifeste « *l'indifférenciation entre soi et le parent en soi* »^[2].

Le vide ressenti auprès d'Adélaïde ne rend donc pas compte d'un espace psychique évidé mais, au contraire, d'un espace interne *trop plein*, saturé d'éléments menaçants neutralisés au prix de dépenses énergétiques immenses. Ce *trop plein* viendrait signifier que l'inhibition de l'excitation n'a pas été suffisante pour *pare-exciter* cette instabilité interne frappant le sujet dès la prime

6 Le relevé des procédés de jeu d'Adélaïde (cf. [3]) révèle surtout des procédés traduisant le recours à l'évitement et à et quelques-uns traduisant le recours à l'objectivité et au contrôle

enfance. Ainsi, les inhibitions de grande ampleur à l'adolescence laisseraient à suspecter un défaut d'inhibition ou un échec premier de l'inhibition à contribuer à l'intrication pulsionnelle. En effet, l'inhibition est, à la base, au service d'un Éros apportant une capacité de résistance aux exigences pulsionnelles^[14]. Dans les situations projectives décrites, Adélaïde met principalement en œuvre des « *procédés aux configurations défensives* », essentiellement ceux qui correspondent à des « *défenses primitives* »^[3]. Mais, tout en se défendant de la situation que je lui propose, elle se saisit du matériel et en agence le contenu de telle sorte qu'elle parvient à créer une représentation de la manière dont elle se protège (les espaces délimités par les barrières) : « *Il paraît alors clair que le processus de défense est analogue à la fuite par laquelle le moi se soustrait à un danger menaçant de l'extérieur ; il représente précisément une tentative de fuite devant un danger de pulsion.* »^[8]. Ce mécanisme décrit par Freud souligne le danger (extérieur/intérieur) contre lequel l'adolescent *inhibé* aurait à se défendre.

Cette clinique permet de mettre en évidence la différence que nous pouvons établir entre des inhibitions *relatives* et *radicales* : les premières relèvent des inhibitions décrites par les premiers psychanalystes d'enfants qui se sont intéressés à ces symptômes dans leurs composantes névrotiques^[12]; les secondes, des inhibitions massives qui enferment la globalité du fonctionnement psychique d'un sujet dans des procédés de *neutralisation énergétique*^[15] et de *rétraction du moi*^[7].

Cette distinction repose sur la potentialité désorganisatrice de la rencontre avec l'autre-sujet : il existe à tout âge de la vie « *une limite au-delà de laquelle [l'appareil psychique] fait défaillance dans la maîtrise des quantités d'excitation requérant liquidation* »^[8]. Dans le cas des inhibitions radicales, la menace de destruction et d'anéantissement individuel est bel et bien *réelle* pour le sujet qui se trouve dans une situation de *nudité psychique*^[6] : « *L'enfant est vraiment nu, confronté à l'intransformabilité de l'environnement. Il n'est plus couvert ou habillé par l'investissement maternel. C'est ici qu'on peut mesurer l'écart entre passivité et passivation. La passivité est liée au plaisir alors que la passivation est toute entière prise dans la détresse.* »^[6]

C'est la présence continue d'*excitations sans fin* qui rend impossible pour le sujet l'expérience fondamentale de s'éprouver comme *vide* et *indéterminée* ou *formlessness* pour le dire comme D.W. Winnicott, dans un climat de sécurité et de continuité.

Les inhibitions radicales à l'adolescence peuvent donc être entendues comme une possibilité de se re-saisir, en la répétant, d'une position primitive de passivation où le sujet a vécu une situation de *désaide* et de *passivation*. Ce mouvement de répétition implique que l'environnement premier n'aurait pas attribué une qualité, une coloration affective aux expériences que vivait le sujet, ou les aurait toutes signifiées d'égal manière, si bien que « *des situations de danger [ont] perdu leur significativité* »^[8]. Le sujet, ne reconnaissant pas ce qui est potentiellement dangereux, peut se comporter comme si *rien* n'était menaçant (ce sont les enfants qui n'ont pas *conscience du danger*) ou comme si *tout* était menaçant, et nous retrouvons là des inhibitions de grande ampleur.

Le prix pour le sujet de cette immobilité apparente serait une *hyperactivité au négatif* qui conduirait par extension/contamination à un minéralisation de son être et de ses dimensions affectives : « *Cette répression massive de la haine, et de l'amour, qui permet d'éviter l'excès de souffrance, conduit à une représentation de soi vide, à un monde vide de ses objets, une immobilisation psychique.* »^[5]. L'aménagement de défenses précoces de rétraction du moi peut également avoir des effets mutilants pour l'activité de pensée. « *Si ces attitudes d'inhibition s'installent très tôt dans la vie de l'enfant, il est bien possible que ce repli protecteur, limitant sévèrement l'acquisition des savoirs [...] en impose pour une déficience mentale.* »^[13]

Le vide ressenti dans la rencontre ou lors de l'accompagnement d'un adolescent inhibé serait donc le signe d'un mouvement primitif d'auto-effacement poussant à faire disparaître toute trace de subjectivité et d'intentionnalité face à un autre sujet. Quand le travail thérapeutique classique ne permet pas chez ces adolescents une reprise de l'investissement de l'objet et une certaine tolérance à l'ambivalence, de manière à rendre possible le retour d'un mode créatif de fonctionnement, il paraît approprié de recourir à la méthode d'analyse transitionnelle modélisée par Didier Anzieu^[1] et aux techniques inspirées

du *squiggle game* décrit par D.W. Winnicott^[16]. Elles se révèlent dans un premier temps les plus intéressantes pour permettre un travail d'accroche et d'appropriation. Pour autant, cette pratique exigeante peut rapidement épuiser les ressources du clinicien, sa créativité, et amoindrir ses capacités d'observation. Il est difficile d'*aller vers* ces patients, de faire office continuellement d'« *auxiliaire des besoins du moi qui ont souffert de carence* »^[1]. L'équilibre à trouver entre la présence et l'absence peut basculer vers un mouvement maniaque de *revitalisation* psychique qui dénature la qualité de la relation thérapeutique. C'est pourquoi les dispositifs groupaux de médiation thérapeutique se révèlent comme plus adaptés au

travail avec ces jeunes. Présenter à ces adolescents un *terrain de jeu (playground)*, un espace de contiguïté et de régularité (susceptible de devenir un espace de continuité et de transformation sous l'effet du déploiement de la transitionnalité) comporte l'avantage de laisser indéterminées les questions de ce qui vient de soi et de l'autre, de ce qui est vécu au-dedans et ce qui est partagé au-dehors, de ce qui est dit et pensé, de ce qui est perçu et de ce qui est représenté.

La difficulté à *penser*, à *rêver*, à *fantasmer* de ces sujets qui nous font vivre du vide, trouve enfin des résonances avec des souffrances et douleurs qu'ils auraient pu éprouver^[10]...

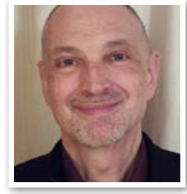
Ces dispositifs de médiation thérapeutique, en réaffectant des mots sur des expériences vécues et en encourageant les liens d'investissement sur le monde extérieur, offrent la possibilité, pour le sujet adolescent, de dé-tendre les défenses qu'il s'est historiquement imposées pour se protéger d'un trop grand débordement de son *moi* en construction. Ces dispositifs de médiation thérapeutique leur permettent ainsi d'avoir une chance de se représenter, derrière ces affects de vide, des éprouvés de terreurs primitives et de détresses archaïques qui pourront alors retrouver leur voie de liaison et d'appropriation subjective. ■

Bibliographie

- [1] Anzieu D. (1979), « La démarche de l'analyse transitionnelle en psychanalyse individuelle », in Kaës R., *Crise rupture et dépassement*, Paris, Dunod, 1990, pp. 186-221.
- [2] Berger M. (2008), *Voulons-nous des enfants barbares ?*, Paris, Dunod.
- [3] Boekholt M. (1998), *Épreuves thématiques en cliniques infantiles*, Paris, Dunod.
- [4] Braconnier A., Marcelli D. (1983), *Adolescence et psychopathologie*, Paris, Masson, 2008.
- [5] Carton S., Chabert C., Corcos M. (2011), *Le silence des émotions*, Dunod, Paris.
- [6] Ciccone A., Ferrant A. (2009), *Honte, culpabilité et traumatisme*, Dunod, Paris.
- [7] Freud A. (1937), *Le moi et les mécanismes de défense*, PUF, Paris, 2006.
- [8] Freud S. (1926), « Inhibition symptôme et angoisse », in *Œuvres complètes, Volume XVII*, PUF, Paris.
- [9] Guinard F. (2011), *Les conduites d'inhibition à l'adolescence, le sujet en souffrance de latence*, Mémoire de Master 2 Recherche en psychopathologie et psychologie clinique, sous la direction de Bernard Chouvier, Lyon, Université Lumière Lyon 2.
- [10] Guinard F. (2013), « Face à la souffrance dans la relation d'apprentissage : les groupes à médiation », in *Journal des psychologues*, Paris, n° 306 - Avril 2013, pp. 36-41.
- [11] Kaës R. (2009), *Les alliances inconscientes*, Paris, Dunod.
- [12] Klein M. (1931), « Contribution à la théorie de l'inhibition intellectuelle », in *Essais de psychanalyse*, Paris, Payot, 1989.
- [13] Perron R. (2000), « L'inhibition d'Œdipe », in *L'intelligence et ses troubles*, Paris, Dunod, pp. 212-221.
- [14] Ribas D. (2002), « Chroniques de l'intrication et de la désintrication pulsionnelle », in *Revue française de psychanalyse*, n° 5, PUF, Paris.
- [15] Roussillon R. (1999), *Agonie, clivage et symbolisation*, Paris, PUF, 2008.
- [16] Winnicott D.W. (1958), « Le jeu du Squiggle », in *Journal de la psychanalyse de l'enfant*, 2/2015 (Vol. 5), Paris, PUF, pp. 29-36

LUTTER CONTRE LA RADICALISATION EN DÉVELOPPANT L'EMPATHIE

Serge TISSERON*



Aucun discours sur la générosité et l'altruisme ne suffira jamais à installer l'empathie entre les humains. En revanche, nous savons que la pré-adolescence et l'adolescence sont des périodes privilégiées pour sa construction, et qu'il existe des leviers pour en favoriser le développement. Mais pour nous en emparer, il est indispensable de bien connaître d'abord les différentes phases de l'empathie et les façons de la favoriser.

LES EMPATHIES

La capacité d'empathie pour autrui se construit en plusieurs étapes successives.

L'empathie affective : identifier les émotions d'autrui sans se confondre avec lui

Elle permet de comprendre les émotions d'autrui en les éprouvant soi-même sans se confondre avec lui. Ce qui permet par exemple de se dire : « *Je vois que tu es triste alors que je ne le suis pas* ». Il s'agit d'un système intuitif au fonctionnement rapide et automatique qui apparaît dès la première année de la vie, et qui coïncide avec la capacité de se distinguer clairement de l'autre. Avec ce moment apparaît la possibilité de reconnaître l'émotion d'autrui et de la reconnaître également comme lui appartenant en propre sans éprouver forcément la même, c'est-à-dire sans plonger dans la *confusion émotionnelle*. Stotland (1969) parle à son sujet d'une *prise de rôle* dans laquelle le spectateur se concentre sur l'émotion d'autrui, au point de finir par l'éprouver lui-même sans cesser d'être lui. Le neuro scientifique Jean Decety nomme cette phase *Emotional sharing* (2014), en français « *partage émotionnel* ».

L'empathie cognitive : comprendre l'état mental d'autrui

C'est le second niveau de l'empathie pour autrui. Elle apparaît aux alentours de quatre ans et demi

et se confond avec ce que l'on appelle la *théorie de l'esprit*. Il ne s'agit plus de ressentir les émotions d'autrui, comme dans le stade précédent, mais d'appréhender ses croyances et ses désirs, puis d'imaginer ses intentions et d'anticiper ses comportements. Elle permet par exemple de se dire : « *Je vois que tu es triste (empathie affective) et je comprends pourquoi.* » Il s'agit d'un système lent, délibératif et conscient dans lequel il ne s'agit plus de ressentir les émotions d'autrui, comme dans le stade précédent, mais de comprendre son point de vue en prenant en compte ses différences. Cette posture nécessite d'intégrer un à grand nombre d'informations, comme le caractère de l'autre, ses conditions de vie, ses particularités culturelles, etc. Elle correspond à ce que Jean Decety appelle *Empathic concern* (2014), qu'on pourrait traduire par « *compréhension empathique* », mais en donnant au mot une valeur exclusivement intellectuelle.

L'empathie mature : adopter intentionnellement le point de vue d'autrui

C'est le troisième niveau de l'empathie pour autrui qui associe étroitement les dimensions émotionnelle et cognitive, en se décentrant de son propre point de vue. Elle permet par exemple de se dire : « *Je vois que tu es triste, je comprends pourquoi, et à ta place, je le serais aussi.* » Martin Hoffman parle à son sujet de « *prise de rôle*

* Psychiatre, docteur en psychologie habilité à diriger des recherches, université Paris VII-Denis Diderot, membre de l'Académie des technologies
www.sergetisseron.com

mature de l'empathie » tandis que Jean Decety (2014) l'appelle *Emotional perspective changing*, en français « changement de perspective émotionnelle¹ ». Elle repose sur une interaction entre le système des intuitions produites automatiquement et non consciemment, et le raisonnement placé sous le contrôle de la conscience. Elle nécessite un effort conscient important, s'installe d'autant mieux qu'elle est encouragée, et pourrait difficilement apparaître avant l'âge de 8-9 ans (Wilson et Cantor, 1985).

L'empathie réciproque : la construction du sens moral et de la justice

Bien qu'en théorie, la distinction entre soi et l'autre soit clairement posée dans l'empathie affective, Martin Hoffman (2008) souligne que son implication émotionnelle nous fait toujours courir le risque de nous laisser submerger, surtout lorsque pour tenter de mieux nous imaginer à la place de l'autre, nous réactivons des souvenirs personnels à forte charge émotionnelle. Quant à l'empathie cognitive développée sans base émotionnelle, elle est un formidable outil de manipulation d'autrui, puisque aucune émotion pour l'autre ne vient la troubler. Le développement de l'empathie mature, en s'opposant à ces deux risques, constitue la condition essentielle du développement du sens moral et de la justice. Mais pour s'engager sur cette voie, il faut que s'y ajoute un élément essentiel : le sens de la réciprocité, avec ses diverses dimensions qui impliquent la reconnaissance du droit d'autrui à s'aimer comme je m'aime moi-même, d'aimer et d'être aimé pareillement, et de bénéficier des

mêmes droits que moi. C'est ce que nous avons appelé l'empathie réciproque (Tisseron, 2010). Grâce à elle, notre empathie ne se limite plus à ceux qui nous sont proches, comme notre famille et nos amis, selon une attitude que Martin Hoffman appelle le *biais de familiarité* (2008). Elle s'élargit au contraire à l'ensemble de l'humanité. C'est cette dimension qui nous permet par exemple aujourd'hui de souffrir des souffrances que nous imaginons à des migrants que nous ne connaissons pas, et de nous mobiliser en leur faveur. Mais, plus encore que l'empathie mature, elle nécessite d'être encouragée pour se développer. Les enfants encouragés à développer le sens de la réciprocité accèdent à l'empathie réciproque qui pose les bases du sens de la justice. À l'inverse, les enfants chez lesquels l'empathie réciproque n'a pas été encouragée pourraient avoir beaucoup de difficultés pour la développer ensuite. L'adolescent que son éducation n'a pas préparé à penser la multiplicité des points de vue risque d'être plus tard tenté par les offres politiques ou religieuses radicales, que ce soit dans la vie quotidienne ou sur internet. Il les accueille d'autant mieux qu'elles donnent une apparence de justification collective à une radicalité déjà bien installée. Autant dire que l'éducation au changement de point de vue devrait être une priorité républicaine. Afin que nos enfants soient non seulement capables d'identifier les émotions de leurs semblables (empathie affective), de comprendre leur point de vue (empathie cognitive), mais aussi d'accepter leurs différences en mettant en jeu une empathie mature.

DÉVELOPPER L'EMPATHIE EN ENCOURAGEANT LES CHANGEMENTS DE PERSPECTIVE ÉMOTIONNELLE

Développer les débats et les controverses

Un cerveau entraîné dans la préadolescence à n'avoir qu'une vision unilatérale du monde aura de la difficulté ensuite à adopter un point de vue relativiste et pourra être attiré vers des

mouvements sectaires. Cela pourrait expliquer pourquoi des enfants élevés dans une culture chrétienne rigoriste peuvent, sans avoir vécu de traumatisme majeur, s'engager ensuite dans un islamisme radical, comme hier dans des idéologies

1 Les moines bouddhistes tibétains appellent cette capacité la *compassion*. Il en résulte malheureusement une source de confusions. Le dictionnaire *Petit Robert* définit en effet la compassion comme un « sentiment qui porte à plaindre et partager les maux d'autrui ». Elle appartient donc totalement à la dimension affective du sens de l'autre, avec le risque de détresse émotionnelle qui s'attache à celle-ci. Mais pour les bouddhistes tibétains, la compassion est associée à un travail cognitif et à des stratégies de régulation du stress qui permettent de prendre de la distance par rapport aux émotions et d'être plus efficace dans l'assistance à autrui. Du coup, le mot empathie désigne uniquement la composante affective du sens de l'autre (avec le risque de détresse émotionnelle qui lui est associée). Ce bouleversement sémantique est bien illustré par la façon dont Matthieu Ricard (2013) reprend les travaux de Charles R. Figley (2002) sur le burn out des soignants en inversant exactement les termes dans lesquels celui-ci en parle. Pour Figley, il existe une fatigue de compassion dont il propose de sortir en développant la capacité d'empathie, dans la mesure où celle-ci associe à la composante émotionnelle une composante cognitive qui permet de prendre du recul par rapport à la situation. À l'inverse, pour Matthieu Ricard, le burn out des soignants est attribué à l'empathie elle-même et il propose comme remède la compassion.

politiques extrêmes comme la Milice française pendant la seconde guerre mondiale, Action directe ou les Brigades rouges. Dans tous les cas, la religion ou l'idéologie ne sont que des vernis ajoutés par la suite. Ces jeunes ne renonceraient pas à leur sens critique sous l'effet d'un *conditionnement*, mais iraient chercher d'eux-mêmes une cause capable de légitimer leur propension à penser le monde selon une perspective unique. L'adolescent que son éducation n'a pas préparé à penser la multiplicité des points de vue sera forcément tenté par les mouvements politiques ou religieux radicaux qui le confirment dans sa manière de fonctionner. Ces organisations ne sont pas la cause de sa radicalisation, elles ne font qu'en cueillir les fruits. Les graines, elles, ont été plantées bien avant, par des parents ou par des pédagogues d'une tendance politique ou religieuse autre, mais prisonniers eux aussi d'un point de vue radical. Pour lutter contre cette tendance, il est essentiel d'organiser dès l'école élémentaire, et plus encore au collège, des débats et des confrontations dans lesquelles les élèves sont invités à écouter attentivement le point de vue de l'autre avant de développer ses propres arguments pour lui répondre. L'éducation artistique et culturelle joue également un rôle important sur ce chemin en invitant l'enfant à adopter successivement les différents points de vue des artistes dont il regarde les œuvres.

S'appuyer sur le corps et le jeu théâtral

Les travaux actuels sur l'empathie confirment la place du corps comme support de relation et, plus encore, de symbolisation psychique : c'est parce que nous avons des gestes, des attitudes et des mimiques que nous pouvons ressentir des émotions, et parce que nous les ressentons que nous pouvons penser. C'est pourquoi il est essentiel de développer l'empathie en nous appuyant sur le corps, et les changements de place matérialisés dans des jeux de théâtre. C'est pour en tenir compte, et travailler sur toutes les composantes de l'empathie, j'ai créé en 2007 le *Jeu des trois figures* (J3F), ainsi nommé en référence aux trois personnages de l'agresseur, de la victime et du tiers, que celui-ci soit simple témoin, sauveteur ou redresseur de tort².

Utiliser les outils numériques au service d'un discours auto narratif

Nous l'avons dit, l'adolescence est à la fois une fin, celle de l'enfance, et un nouveau départ, souvent d'ailleurs concrétisé par un changement de nom. L'adolescent aime se renommer. Et là encore, l'État islamique, en invitant ceux qui la rejoignent à se donner un nouveau nom, a su parfaitement répondre à ce désir. Ce changement de nom permet d'incarner le moment de rupture par lequel l'adolescent vise à commencer à s'imposer comme l'auteur de sa propre histoire. Le travail d'individuation est essentiel à tout moment chez l'être humain, mais il l'est plus encore à l'adolescence. A cet âge, l'entrée dans le bien est une rupture, tout comme l'entrée dans le mal, et il dépend souvent de peu de choses que le basculement se fasse d'un côté ou de l'autre. C'est pourquoi il est essentiel de favoriser à cet âge la prise de parole au service de la construction d'un récit de soi qui trouve sa place dans les valeurs de notre culture. À une époque où les grands récits collectifs sont particulièrement défailants en Occident, il est essentiel d'inviter les adolescents à prendre la parole et à prendre à témoin, afin de se percevoir comme individus au sein d'une communauté solidaire. Le succès de Daesh vient d'ailleurs en grande partie de sa capacité à proposer aux adolescents qui ne parviennent pas à se construire leur propre récit de vie une narration *prêt-à-porter*, d'autant plus séduisante qu'elle repose sur des oppositions binaires et qu'il y est largement question d'idéal. Et cela marche d'autant mieux que, pour beaucoup d'entre eux, se construire son propre récit est devenu une tâche quasiment impossible.

Car il faut pour cela avoir construit la capacité narrative, autrement dit celle de raconter et de se raconter. Pendant des siècles, c'est ce à quoi ont contribué les mythologies sociales et familiales. Mais le temps n'est plus où les enfants grandissaient auprès de grands-parents ou de parents qui leur lisaient des histoires et les invitaient à en raconter eux-mêmes. Scotchés très tôt devant des programmes de dessins animés au rythme frénétique et aux enjeux narratifs quasiment nuls, la plupart d'entre eux n'apprennent jamais à développer leurs capacités narratives. Comment

² Le J3F, proposé, entre autres, dans les établissements scolaires, contribue à renforcer la composante affective et la composante cognitive du sens de l'autre, mais plus encore à encourager le changement de perspective émotionnelle. Pour plus de renseignements : www.sergetisseron.com

s'étonner alors qu'ils rencontrent plus tard, en classes élémentaires et en collège, voire même à l'université, une difficulté extrême à organiser leur pensée dans un cadre narratif cohérent ? Le leur apprendre est évidemment indispensable. Et les inviter pour cela à partir des images qu'ils voient constitue à ce jour un excellent moyen. Leur proposer de parler de ce qu'ils voient sur les écrans, puis plus tard de ce qu'ils y font, à l'école et en famille, est en effet une façon de les réconcilier avec une culture narrative qui ne peut plus aujourd'hui, chez beaucoup d'entre eux, s'appuyer sur le livre.

Avec les adolescents, un autre moyen est de leur proposer de fabriquer de petits films avec leur téléphone mobile. Ils sont invités à y raconter leur joies, tristesses, questions et parcours de vie d'une

manière qui leur permet peu à peu de prendre du recul par rapport à leur immédiateté et de poser les bases d'éléments narratifs personnels. C'est à la fois une manière de commencer à s'approprier sa propre existence mais aussi d'en prendre à témoin les autres adolescents, voire des adultes, avant de placer ce récit de soi dans ce récit plus large. Ce programme bénéficie actuellement d'un financement de la préfecture de Paris dans le cadre de la lutte contre la radicalisation³. Son intitulé, « *C'est à moi que tu parles ?!* » évoque évidemment la phrase culte du film *Taxi Driver*. La reconnaissance des parcours de vie différents de chacun y est posée comme une source d'enrichissement mutuel et s'avère être un support très efficace de construction de relations interpersonnelles.

EN CONCLUSION

Nous aurions tort de croire que l'engagement de jeunes dans des causes extrêmes trouverait sa solution dans des structures de prise en charge spécialement dédiées, aujourd'hui à la *radicalisation islamiste*, et demain à ses nouveaux avatars. Et elle ne le trouvera pas non plus dans des projets visant à diagnostiquer dès l'enfance des caractéristiques mentales ou familiales, supposées *à risque*. Pour lutter contre les risques de radicalisation, il existe un moyen moins totalitaire et plus efficace : développer chez tous la capacité d'empathie dès l'enfance. Il en va de la société de demain. ■

Bibliographie

- Berthoz, A., Jorland, G. (sous la direction de), 2004, *L'empathie*, Éditions Odile Jacob.
- Decety, J., Cowell, J.-M., 2014. « The complex relation between morality and empathy », *Trends in cognitive sciences*, vol. 18, n° 7, p. 337-339.
- Gutton, P., 2015, *Adolescence et djihadisme*, Paris, L'esprit du temps.
- Hoffman, M., 2008, *Empathie et développement moral. Les émotions morales et la justice*, Éditions PUG.
- Stotland, E., 1969, « Exploratory investigation of empathy », Berkowitz, L., *Advances in experimental social psychology*, vol. 4, pp. 271-314, Éditions academic press.
- Tisseron, S., 2010, *L'empathie, au cœur du jeu social*, Paris, Albin Michel
- Tisseron, S., 2010, « Prévention de la violence par le *Jeu des trois figures* », *Devenir*, vol. 22, n° 1, p. 73-93.
- Wilson, B.-J., Cantor, J., 1985, « Developmental differences in empathy with a television protagonist's fear », *Journal of experimental child psychology*, 39, p. 284-299.

3 Projet que j'ai mis en place en octobre 2015 en coopération avec l'association Charonne travaillant sur l'Est parisien.

YASMINE, UNE CANDIDATE AU DJIHAD

Cindy DUHAMEL*



Aujourd'hui, les filles sont aussi nombreuses que les garçons à partir en Syrie pour faire le djihad même si une plus grande inquiétude des familles concernant la radicalisation des filles pourrait venir relativiser les chiffres avancés. Comment comprendre l'engagement massif qui pousse les jeunes filles à partir vers un territoire en guerre ou à mener des actions terroristes ? Quels sont les enjeux psychologiques sous-jacents à leur radicalisation qui a lieu, pour une grande majorité d'entre elles, alors qu'elles sont encore mineures ?

Au sein d'un service de Milieu ouvert de la protection judiciaire de la jeunesse (PJJ), un an d'une prise en charge pluridisciplinaire m'a permis d'explorer chez une jeune fille, candidate au djihad, les liens entre cet endoctrinement et la problématique singulière en jeu à cette période de l'adolescence.

DE L'ENDOCTRINEMENT À LA PRISE EN CHARGE

La situation d'une jeune adolescente, Yasmine, 16 ans 1/2, est signalée au juge des enfants lorsqu'elle est arrêtée pour la seconde fois en tentant de rejoindre la Syrie. La première tentative a échoué alors qu'elle rejoignait la Belgique avec de faux papiers. La seconde fois, Yasmine est arrêtée pour un contrôle d'identité dans un train et conduite au commissariat pour y être entendue. Parallèlement, la saisie policière de son profil Facebook confirme ses liens depuis deux années avec des personnes francophones radicalisées, dont certaines basées en Syrie. Comme la grande majorité des jeunes filles qui se radicalisent, Yasmine a été d'abord en relation avec le groupe El Nosra, puis recrutée par l'organisation État Islamique (aussi appelé l'EI ou Daesh), dont la violence, tant dans les moyens utilisés que dans les finalités, est encore plus explicite, notamment dans les messages et les vidéos échangés avec Yasmine. Les tentatives de l'adolescente de rejoindre l'État Islamique en Syrie font d'elle pour la justice des mineurs une victime à protéger.

La famille de Yasmine très inquiète, avait prévenu les services judiciaires car elle avait observé des

modifications dans les comportements de leur fille : ne communique plus avec ses parents, n'écoute plus de musique, refuse de regarder la TV et passe tout son temps dans sa chambre sur internet, sur des sites qui font la promotion du djihad ou de la vie en Syrie. Elle arbore des signes évidents de radicalisation, qu'elle ne cherche pas, à cette époque, à dissimuler, contrairement à ce qu'elle mettra en avant par la suite pour rassurer les services de la PJJ et ses parents. Elle porte, depuis peu, un jilbab¹ et des gants, de couleur noire, vêtements qu'elle a reçus par la Poste. EI l'impose à ses futures recrues, et ce pour plusieurs raisons, dont celle de se reconnaître et de se ressembler entre adeptes, de cacher la plus grande partie du corps féminin, avec le principal bénéfice de gommer les contours identitaires du sujet au profit d'une identification au groupe sectaire. Le port de ce vêtement a suscité une réaction vive, mais profondément différente, chez chacun des parents ; ce qui m'amènera, par la suite, à explorer la fonction de ce choix du port du jilbab dans l'économie psychique de Yasmine, au regard de la relation à chaque parent et des enjeux relationnels mis à jour au sein du couple parental. Quand

* Psychologue clinicienne

1 Vêtement en forme de longue robe, en une pièce de tissu qui couvre la tête et le corps. Le port du jilbab peut être recommandé pour les femmes selon certains théologiens de l'Islam.

Yasmine commence à s'absenter du lycée et que le risque de décrochage s'installe, la question de devoir enlever le jilbab est énoncée par la jeune fille à ses parents pour justifier son souhait de ne plus s'y rendre. Elle paraît isolée et n'a plus d'ami(e)s, réduit ses échanges à des relations superficielles avec les élèves de sa classe.

Les services de police constatent sur son compte Facebook des échanges quotidiens, très nombreux... Les premières pages de son *mur* mettent en scène la vie d'une adolescente, souriante, entourée, qui semble bien intégrée dans son lycée, et qui se photographie souvent avec son meilleur ami. Ensuite, les discussions avec ses *frères et sœurs*, qui sont en fait des adeptes de ces mouvements radicaux, illustrent les différentes phases dans l'endoctrinement de Yasmine.

Durant une première phase, elle s'intéresse, interroge, se renseigne, et doute aussi. Elle semble stimulée par ces nouvelles relations virtuelles qui viennent remplir sa vie alors qu'elle se sent isolée (pour ne pas dire enfermée) chez elle. Puis, de plus en plus, les échanges révèlent une forme d'adhésion au discours des gourous. Plus elle obtient de réponses aux questions qu'elle (se) pose, plus elle semble y adhérer, comme si ces réponses venaient combler de profondes angoisses. Ces réponses ne sont jamais rationnelles mais se présentent comme de grandes vérités. La jeune fille est parfois violemment rappelée à l'ordre par des hommes lorsqu'elle paraît douter ou qu'elle transgresse, selon eux, ses devoirs de femme. Yasmine semble convaincue et, dans un mouvement de réassurance, elle valide elle-même le discours extrémiste sur ces réseaux sociaux, ce qui renforce sa place dans le groupe en même temps que sa propre adhésion à celui-ci.

La dernière phase d'endoctrinement semble être le moment de la prise de conscience pour sa famille de la radicalisation de Yasmine. Elle manifeste de plus en plus d'agressivité envers sa mère, la traitant régulièrement de *mécréante*², et lui reproche de ne s'être jamais « convertie à la religion musulmane ».

Bien qu'elle réfute l'idée d'être *extrémiste*, Yasmine considère que son père et son frère, tous deux musulmans, seraient eux aussi des *mécraents* car,

à son sens, pas suffisamment investis dans leur pratique religieuse. Pour l'aider à être plus fidèle aux préceptes qu'elle défend, Yasmine soutient son père dans son projet d'acter un mariage avec une jeune femme dans son pays d'origine, et reproche à sa mère de s'y opposer.

Ce qui se joue au sein de la famille paraît ainsi mettre en acte, par déplacement, la résurgence des conflits œdipiens, notamment des fantasmes de transgression de l'inceste et du besoin de tuer psychiquement la mère. En effet, en acceptant de laisser son père se marier avec une jeune femme, Yasmine se dégage du risque fantasmé d'être elle-même la femme qui remplacerait la mère et de la culpabilité liée à ces mouvements psychiques.

Les bénéfiques secondaires à cette situation peuvent être multiples mais, d'ores et déjà, Yasmine attend peut-être en échange de cette alliance avec le père que celui-ci cautionne son propre mariage avec son *prince charmant* virtuel, et lui octroie ainsi l'autorisation d'avoir une sexualité en dehors de la famille. Elle peut aussi éviter toute compétition avec sa mère.

Yasmine s'indigne, comme de nombreux jeunes, des massacres orchestrés par Bachar El Assad, face auxquels la communauté internationale n'aurait *pas réagi*. Son profil Facebook, qui affichait, au départ, une volonté altruiste, évoquant même le souhait de devenir médecin, est un lieu d'expression où elle a laissé s'exprimer son mal-être, caractéristique à la fois de cette période d'adolescence et propre à son histoire, comme nous le découvrons dans son suivi.

Nous apprendrons, dès la première rencontre avec ses parents, que Yasmine a déjà fait une tentative de suicide environ deux ans auparavant. Les parents banalisent cette tentative l'expliquant par le harcèlement d'un jeune garçon, tandis que Yasmine évoque un sentiment de *solitude* et d'isolement qu'elle met en lien avec le cadre familial et notamment l'autoritarisme de son père.

A la fin de ces deux ans de discussions via internet, Yasmine a noué une relation avec plusieurs personnes radicalisées, plus ou moins influentes et actives dans ces réseaux. Elles occupent une place dans la vie de la jeune fille et orientent à présent tous ses choix. Le conditionnement

2 Terme qui désigne celui qui n'est pas suffisamment investi dans la foi, originairement dans la religion chrétienne. Le terme *kūfar* désigne la même chose dans la religion musulmane mais Daesh utilise indifféremment ces deux termes pour désigner tous ceux qui ne pensent pas comme eux.

s'observe ainsi peu à peu. Yasmine se soumet d'abord dans les actes, accomplit des gestes, des rituels, agit en fonction des énoncés jusqu'à ce que ceux-ci deviennent incontournables pour être et rester une bonne fidèle, valorisée par le groupe auquel elle se sent désormais appartenir. C'est la place qu'elle a trouvée au sein de ces groupes qui l'amène à remettre en cause la place dans sa famille, ainsi que celle à laquelle elle aspirait dans la société.

Puis, par la suite, c'est toute la sphère cognitive qui se trouve envahie et parasitée par le discours des radicalisés. Très éloigné de la religion islamique par laquelle le discours radical s'immisce, l'endoctrinement revêt ici toutes les caractéristiques du discours sectaire, contraignant le sujet à se soumettre à certaines actions ou pensées irrationnelles, au détriment de son libre-arbitre et de sa pensée logique.

La principale conséquence de ces processus d'emprise mentale à l'œuvre se retrouve dans le regard de Yasmine, qui dénote l'absence de connexions avec ses affects. Lisse, impassible, absente, détachée, autant de qualificatifs pour décrire l'attitude froide et rigide de la jeune fille lors du premier contact.

Les quelques émotions qui se donnent à voir au début de sa prise en charge surgissent à l'évocation de la relation amoureuse virtuelle

qu'elle entretient avec beau jeune homme qui affiche clairement son statut de combattant dans les rangs de l'État Islamique.

La justice repère que Yasmine, pour cet homme et à sa demande, s'est photographiée nue, pensant naïvement envoyer cette photo à celui qu'elle désigne comme étant son *mari*. C'est pour le rejoindre, convaincue d'être attendue et aimée, qu'elle a intériorisé la nécessité d'aller en Syrie, d'aller mourir au *pays du Levant*. D'un désir adolescent de donner du sens à sa vie, en se rendant utile pour sauver des enfants, elle est à présent dans le projet de donner (y laisser) sa vie. Yasmine semble prête à quitter la France, le lycée, sa famille, tout abandonner pour partir vers le *paradis syrien*, le paradis tel qu'il lui est présenté virtuellement, qui lui permettra, à elle et sa famille, de rejoindre *Allah*³. Elle pense ainsi se sacrifier pour le bien de ses proches.

Dans ce contexte, le juge des enfants sollicite l'intervention de la PJJ, conjointement à celle du CPDSI⁴, alors mandaté par le ministère de l'Intérieur pour rencontrer tous les jeunes gens susceptibles de s'engager dans la voie du djihadisme.

Du fait des risques réels d'un nouveau départ de Yasmine, elle est convoquée pour une séance de *désendoctrinement/désestimation*⁵ animée par Dounia Bouzar, séance à laquelle l'éducatrice PJJ et moi-même assistons, sur demande du juge.

LA SÉANCE DE DÉSENDOCTRINEMENT... UNE PORTE D'ENTRÉE DE L'INTERVENTION ÉDUCATIVE ET DE SOIN ?

Cette première séance, organisée spécifiquement pour Yasmine, se déroule dans un lieu tenu secret jusqu'à la veille. Les actions de prévention vis-à-vis de l'engagement djihadiste sont, à cette époque avant *Charlie*, centrés sur les risques de départ, et peu encore autour des risques de passages à l'acte, meurtriers et suicidaires, sur notre territoire. Le CPDSI, qui a déjà pris en charge plusieurs jeunes filles sur la sollicitation la plupart du temps de leurs familles, souhaite un relais auprès de ces adolescentes, à la fois sur un plan éducatif mais également psychologique, pour des raisons évidentes de risque d'effondrement, de

décompensation, de suicide ou de retour vers les gourous.

Il est convenu que nous n'intervenons pas durant la séance et que nous serons présentés à la fin, sous la casquette de notre mandat judiciaire. Pour tenter de mieux appréhender les processus en jeu dans l'endoctrinement de Yasmine, nous consultons préalablement le dossier qui contient les discussions entre la jeune fille et ses interlocuteurs radicalisés, et nous regardons des vidéos destinées aux jeunes, réalisées et transmises par l'EI et El Nosra. Certaines visent à heurter les adolescents : des images de guerre, de jeux vidéos

3 Discours basé sur l'idéologie de l'État Islamique qui prône la nécessité de mourir en Syrie et en martyr pour aller au paradis, et permettre à ses proches d'y être accueillis aussi même s'ils n'ont pas été de parfaits fidèles.

4 Centre de prévention de la radicalisation et des dérives sectaires liées à l'Islam, fondé par Dounia Bouzar.

5 Le protocole d'intervention du CPDSI a évolué depuis, du fait des nombreux jeunes concernés par cet endoctrinement. L'amélioration des connaissances et des moyens en 2015 suite aux événements tragiques qui ont touché la France ont aussi apporté d'autres perspectives et réflexions sur les outils.

mettant en scène la violence, des images d'enfants tués, de la barbarie, etc. D'autres proposent des interprétations de certaines publicités ou séries pour accréditer la *théorie du complot* international et justifier la nécessité d'agir, de s'engager au combat contre l'injustice suprême et sauver le monde de la perversion. D'autres vidéos, plus enjôleuses, mettent en scène des animaux, la férocité de la nature et ses injustices (*la loi du plus fort*), des symboles de pureté tels que l'écume de la mer, le soleil levant, etc. ou de force (le lion) qui délivrent des messages plus subliminaux pour accréditer la place d'élue(e) du (de la) jeune qui le visionne.

Yasmine accompagnée de sa mère, sait uniquement qu'elle est convoquée par le ministère de l'Intérieur à Paris. Sa mère, en revanche, sait qu'il s'agit d'un dispositif créé spécifiquement pour contrer ces réseaux et tenter d'engager un processus dit de *désendoctrinement*. La jeune, vêtue d'un jilbab, est fouillée avant la séance. Donnia Bouzar, entourée de nombreuses personnes, bénévoles ou professionnelles, anime cette séance. Plusieurs bénévoles jouent leur propre rôle de *proche d'une personne radicalisée*. Ils évoquent, tour à tour, la réalité de leur vécu douloureux, et leur situation personnelle comme si elle était actuelle. Tandis que les discussions débutent volontairement avant son arrivée, la jeune fille s'installe à l'écoute de ces témoignages. Ces récits doivent permettre à Yasmine de se retrouver dans le discours des uns et des autres, de découvrir ou réaliser que ce discours est identique à celui qu'elle pense avoir reçu personnellement. A cette période, l'animation au sein du dispositif du CPDSI vise à questionner à voix haute ce qui a été présenté comme des vérités, des certitudes. La dynamique créée doit permettre de faire parler les bénévoles, de manière à mettre en lumière les techniques de recrutement, la redondance des discours qu'elle pense unique et le décalage entre les promesses contenues dans cette démarche manipulatoire des gourous et la réalité racontée par les bénévoles.

D'autres personnes sont présentes, notamment des spécialistes de l'Islam, des diplômés en anthropologie des faits religieux et des dérives sectaires. La séance de désendoctrinement vise à créer une fracture dans le raisonnement de la jeune fille. C'est au travers notamment de l'évocation

des autres, puis ensuite, une fois la parole donnée à Yasmine, au travers des éléments qu'elle amène, que seront soulignés les aspects contraignants, restrictifs et enfermant de l'idéologie de l'EI ou d'EI Nosra. Une désacralisation des gourous est aussi nécessaire et passe par l'évocation, avec les personnes présentes, des profils réels de ces gourous⁶, de la réalité de leur pouvoir, pas aussi puissant que celui qu'ils revendiquent. Par ailleurs, des aspects régressifs du sujet sont sollicités par l'évocation de sa vie passée, des relations aux parents pendant l'enfance, de la fracture imposée par les gourous dans les relations aux proches et aux autres, en vue de susciter la résurgence d'émotions ressenties par le passé pour sortir le sujet de son anesthésie émotionnelle, conséquence de l'emprise mentale.

Les éléments rationnels ou religieux ne sont pas avancés frontalement afin de ne pas confronter l'adolescente à une lutte entre le discours de la *vérité* et celui des *mécréants, impurs, complotistes*.

Yasmine a la parole après plus d'une heure durant laquelle elle a écouté, de manière très lisse, les discours émus des uns et des autres. Avec des phrases courtes et toute en retenue, elle évoque ses différentes tentatives pour rejoindre la Syrie. Elle accepte de parler de ce qui l'attendait là-bas, de l'imaginaire qu'elle s'est construit autour des discours et considère que les doctrines font sens pour elle. Elle redit ses motivations de départ, sa volonté de « *sauver des enfants de ce massacre* », mais ne sourcille pas à l'évocation des photographies d'actes de barbaries affichées sur son profil Facebook. Ce paradoxe illustre potentiellement les mouvements psychiques ambivalents à l'égard de l'enfant qu'elle était, qu'il faudrait sauver ou tuer.

Certaines des techniques d'hameçonnage utilisées pour la recruter sont mises à jour. Une brèche est ouverte et le doute semble s'installer légèrement chez Yasmine, qui le verbalise : « *je suis perdue* ». Elle reconnaît que sa religion (elle se dit musulmane) ne prône pas le fait de tuer, ni même la haine de l'autre. Ainsi, même si Yasmine valide les bonnes valeurs sur lesquelles reposent sa religion, elle ne parvient pas à faire le lien entre les injonctions des gourous et ses propres valeurs et croyances acquises et parfois bafouées. L'attitude

6 Ce sont souvent d'anciens délinquants, des personnes recherchées par la justice.

de Yasmine est assez crispée, peu naturelle, seuls des mouvements de retrait (au fond de son siège) ou d'avancement, permettraient de supposer des mouvements d'ambivalence intérieure face à cette scission entre ses croyances et convictions, et une certaine réalité qui lui est proposée.

Elle rationalise, intellectualise et met à distance tout affect dans son discours, pour ne pas être débordée par des émotions qui pourraient ressurgir. Le récit est monotone, la voix basse, Yasmine donne aussi le moins d'informations possible sur le réseau, sur ses contacts réels en France, et sur la manière dont se sont organisés ses deux départs vers la Syrie.

La mère de Yasmine, qui peut aussi être surprise par la forme de cette séance, profite de l'espace de parole qui lui est offert, en présence de témoins et de sa fille, pour lui signifier sa souffrance en premier lieu, et son amour, amour inconditionnel vis-à-vis de la petite fille qu'elle pense avoir perdue. La plainte dans laquelle elle se situe sera caractéristique de son positionnement vis-à-vis de sa fille, qui est présentée à la fois comme sa raison de vivre mais aussi comme ce qui la détruit actuellement.

Yasmine demeure relativement distante face au discours de sa mère mais manifeste, par déplacement, plus d'empathie pour la mère bienveillante présente qui témoigne de la même situation avec sa fille.

L'ENGAGEMENT DJIHADISTE, UN PRÊT-À-ÊTRE POUR L'ADOLESCENTE

C'est au regard d'un long travail auprès de Yasmine et de sa famille que les discours de chacun viendront donner du sens au symptôme de la jeune fille. En effet, si de nombreux jeunes vont avoir accès au discours radicalisé via internet, seuls certains vont adhérer et vont être embrigadés. Comment le projet syrien est-il né dans l'esprit de Yasmine ? Quelle fonction peut-on lui attribuer dans l'économie psychique de cette adolescente ?

Les différents éléments d'anamnèse permettent de comprendre la place singulière de la jeune fille. Cadette d'une fratrie de 2 enfants, Yasmine est née presque 20 ans après son frère aîné. Ses parents avaient presque fait le deuil d'un autre enfant. Après une longue période d'infertilité subie comme un drame par le couple, cette naissance

Yasmine reconnaît une rupture entre elle et sa mère et parle au passé d'une relation fusionnelle, devenue envahissante. La mère explique son inquiétude, son désarroi, et bien sûr son désir de compréhension et de changement dans la vie de sa fille « *pour qu'elle redevenue comme avant* ». Ceci paraît renforcer l'attitude de retrait défensif que l'on observe chez Yasmine et la souffrance de sa mère dont elle est rendue responsable paraît bien pouvoir la pousser de nouveau dans les bras de ceux qui ont utilisé ce vécu pour lui signifier qu'elle était incomprise de sa famille, et lui offrir une occasion d'abandonner sa mère sans culpabilité.

Yasmine n'a pas eu le *déclat* lors de cette séance, déclat qui a pu opérer chez d'autres jeunes filles. Elle est restée sur la défensive, à l'écoute, mais n'a pas pu remettre en question ce jour-là tout le discours des gourous, tant celui-ci semble un socle, un tuteur pour elle.

Se posent en effet les questions à la fois du bénéfice secondaire du symptôme que représente l'engagement djihadiste et celles des fragilités psychologiques qui ont permis à cette emprise d'opérer. Pour comprendre et contextualiser l'endoctrinement, on ne peut se passer d'analyser les enjeux psychologiques sous-jacents à cette situation, à la lumière des éléments contextuels, familiaux et sociaux.

a été vécue comme un miracle, venant restaurer à la fois le couple et la féminité de sa mère. Par ailleurs, le père s'investit plus profondément dans la pratique de sa religion dès sa naissance, considérant la réussite de son éducation comme la possibilité de son repentir par rapport à certains aspects de son passé.

La mère de Yasmine, d'origine française et se revendiquant catholique, a eu son fils tandis qu'elle n'était encore qu'une adolescente juste pubère. C'est sa propre mère qui lui avait présenté ce conjoint, plus âgé, pouvant potentiellement prendre soin de sa fille. Les enjeux liés à la formation du couple parental ne sont pas sans faire écho pour le père à la question de la transgression de l'inceste et des angoisses suscitées par l'entrée dans l'adolescence de sa fille.

Yasmine aurait-elle pu se trouver dans la même situation que sa propre mère, confiée à un homme, un mari ? C'est en tout cas un projet qui a effleuré l'esprit de son père, qui craint que l'adolescence ne soit synonyme d'un dévergondage de sa fille. Il reproche à sa femme d'avoir élevé leur fille comme « *une poupée* ». Il renvoie ainsi le discours d'une instrumentalisation de Yasmine, enfant, au profit de sa mère, la rendant objet de jouissance de celle-ci. Il présente aussi comme dangereuses les relations aux hommes, soumis probablement à ses propres désirs inconscients qu'il projette sur les autres, et dit avoir *repris en main* l'éducation de sa fille lorsque celle-ci est devenue pré-pubère, à l'entrée au collège. Ce moment est symboliquement lié à une nouvelle autonomie de leur fille, ce qui représente une menace psychique pour le père.

Ce qui se dessine en creux, lors des échanges avec les parents et des entretiens individuels avec Yasmine, c'est la prégnance d'une image maternelle très attaquée, à la fois par le père dans son discours, mais aussi en raison de problèmes de santé réels. Elle paraît fragile et ne peut représenter un modèle identificatoire du fait des angoisses de mort et d'abandon qu'elle renvoie. Face à cela, l'image du père est toute-puissante, idéalisée et soutenue par Yasmine. Pourtant, ce père apparaît clairement comme souhaitant maintenir sur sa fille l'emprise qu'il exerce à la fois sur sa femme et sur leur fils aîné (ce dernier a renoncé à faire les études qu'il souhaitait pour suivre celles choisies par son père). Ce frère n'apparaît pas émancipé ni même séparé.

Ainsi, la dynamique familiale met à jour des alliances formées par deux couples, celui de la mère et du fils et celui de Yasmine et de son père. L'endoctrinement de Yasmine permet de maintenir le conflit, mais aussi le lien, entre la mère et le père, qui se reprochent mutuellement la radicalisation de leur fille. D'un côté, la mère reproche au père d'avoir amené sa fille, depuis l'entrée dans l'adolescence, à s'investir plus fortement dans la religion musulmane. De l'autre, le père considère l'endoctrinement comme le résultat du problème relationnel entre Yasmine et sa mère, un mouvement d'opposition et de rébellion *normale* selon lui face à l'attitude

maternelle qu'il trouve inadaptée. Le père reprochera à notre service de tenter de l'éloigner de sa fille, de la séparer de lui.

Ainsi, le projet syrien paraît offrir à Yasmine, à la fois isolée et phagocytée au sein de ce fonctionnement familial, une porte de sortie. L'attention des personnes radicalisées avec qui elle discute la nourrit, lui apporte des gratifications narcissiques et la possibilité d'une intimité impensable avec les parents. De plus, ces modalités relationnelles virtuelles lui permettent de ne pas transgresser ouvertement les interdits parentaux de sorties, d'émancipation, d'ouverture vers les autres. Cet espace virtuel apparaît comme une possibilité de vivre de nouvelles émotions et modalités relationnelles, une opportunité d'exister individuellement au travers d'une illusion, d'un ailleurs.

Si les relations sont virtuelles, les bénéfiques sur le plan psychique pour l'adolescente sont bien réels. Aussi, le port du jilbab, qui intervient au moment où l'endoctrinement est à son apogée, peut constituer pour Yasmine un symbole de son désir d'émancipation, de coupure, vis-à-vis de ses parents. Toutefois, le travail de séparation n'est pas efficient pour autant puisque, de cette dépendance aux parents, elle entérine inconsciemment le fait d'être dépendante et rattachée à un groupe, voire à son futur mari puisque c'est aussi pour lui qu'elle doit se préserver du regard des autres hommes. Depuis qu'elle porte le jilbab, sa mère la voit comme « *une étrangère* ». Ce que cette dernière exprime n'est pas sans nous rappeler le sentiment d'*inquiétante étrangeté*, au sens de S. Freud⁷, qui fait paraître comme effrayant ce qui est familier. La vue de sa fille en jilbab semble ainsi provoquer chez cette mère le retour d'une image de *double*, devenue effrayante sous ce nouvel aspect, provoquant ainsi une détresse et un vécu de perte de sa fille, qui engendre un sentiment d'effondrement narcissique lié au fantasme de fusion.

Pour le père de Yasmine, ce jilbab apparaît comme un investissement *excessif* de certains préceptes de sa religion, qu'il valorise néanmoins dans l'opposition à ce qui lui apparaît plus insupportable, le risque pour sa fille de « *devenir une salope* ». Ainsi, le jilbab aurait pour bénéfice secondaire pour lui de tenir à distance le désir

7 Freud S., « L'inquiétante étrangeté » (« Das Unheimliche ») (1919), *Essais de psychanalyse appliquée*, traduit de l'allemand par Marie Bonaparte et Mme E. Marty, Gallimard, Paris, coll. Idées, NRF, n°263, 1971 (1933, 1ère éd.).

des hommes à l'égard de sa fille, de faire d'elle une femme respectable et, sur le plan inconscient, d'éloigner son propre fantasme de transgression de l'inceste. Autrement dit, le jilbab offert par l'organisation État Islamique apparaît comme étant bien plus qu'un prêt-à-porter. Il incarne le symbole, pour Yasmine, d'un *prêt-à-être*, une enveloppe qui semble rassurer la jeune fille, au détriment de la confrontation aux conflits psychiques en jeu à cette période de remaniements qu'est l'adolescence.

De ce fait, l'endoctrinement de Yasmine peut être perçu à la fois comme un échec de l'élaboration de certains conflits psychiques et les différents passages à l'acte comme des *court-circuitages* de la pensée débordée par ces tensions internes. Néanmoins, nous pouvons aussi questionner la fonction de rite initiatique de ce projet syrien qui est présenté par Yasmine dans un discours très romantique et totalement décalé avec la réalité qu'elle n'ignore plus de ce pays en guerre. En rejoignant ce mari, dans un territoire lointain, après un circuit périlleux et qui l'oblige à transgresser pour y arriver, Yasmine espère peut-être inconsciemment accéder directement au statut d'adulte, coupant les liens avec ses parents et renonçant à sa vie d'avant. Ce passage de l'enfance à l'âge adulte serait ainsi permis immédiatement par cet engagement djihadiste,

Yasmine accédant à un statut de femme en faisant l'économie psychique du travail d'intégration du féminin et du travail du pubertaire.

Aussi, au détour des procédures judiciaires, Yasmine exprimera fréquemment son ambivalence, entre son désir de rompre avec les radicaux et son fort attrait, sa dépendance. De victime elle est devenue promotrice de ces idéologies, ce qui fait d'elle une jeune fille délinquante, susceptible de représenter un danger pour elle-même et pour les autres aux yeux de la justice.

Ainsi, même si les répercussions de son symptôme sur la scène du social sont nouvelles, même si le contexte socio-politique actuel suscite le sentiment d'une perte de repères pour des adolescents, il semble important que la question de la radicalisation ne soit pas réduite et appréhendée uniquement dans son aspect sociétal.

En effet, la singularité de son parcours de vie, de son fonctionnement psychique ainsi que les processus en jeu dans l'endoctrinement viennent éclairer le sens du symptôme. En renonçant à cette radicalisation, Yasmine court le risque de l'effondrement narcissique. Aussi, l'accompagnement psychologique apparaît nécessaire pour aider au renoncement de ce *prêt-à-être* que représente l'engagement djihadiste.

Une intervention pluridisciplinaire auprès des jeunes et un partenariat entre les différents acteurs sociaux, judiciaires, de prévention et de soins a paru nécessaire au regard de la complexité de ce phénomène. En effet, si les dérives sectaires sont loin d'être nouvelles, elles prennent aujourd'hui un visage et une dimension que nous ne lui connaissons pas, par le biais d'internet, des moyens actuels de communication et par les risques engendrés. Cette situation singulière a fortement influencé la prise en charge de cette jeune fille par notre service durant plus d'un an. La poursuite du suivi psychologique dans le cadre d'une psychothérapie individuelle (mais celle-ci a été refusée par la jeune quand la contrainte judiciaire s'est achevée) était apparue nécessaire car seul l'accompagnement du sujet à la compréhension de ses propres actes, des enjeux sous-jacents, pourrait permettre le renoncement aux bénéfices secondaires du symptôme. ■

VIENT DE PARAÎTRE

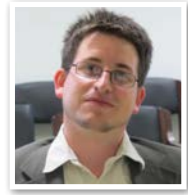
CLINIQUE DU CORPS ET DE L'ÂME - DEVENIR PSYCHOLOGUE DE PATRICK ANGE RAOULT

Devenir psychologue relève d'un processus jamais totalement achevé. Le travail de la professionnalité suppose une élaboration constante qui convoque des processus de symbolisation et de métabolisation de phénomènes primaires dont le corps et l'acte rendent compte. C'est le cheminement d'un psychologue clinicien ordinaire.



LES VILAINES PETITES FILLES

Renaud EVRARD*



Dans *Théorie de la vilaine petite fille*, l'écrivain Hubert Haddad (2014) nous fait revivre de l'intérieur plusieurs épisodes des vies tumultueuses des sœurs Fox, ces adolescentes médiums qui, à partir de 1848, ont lancé le spiritualisme aux États-Unis, connu en France sous le nom de spiritisme. De façon surprenante, il n'explique nulle part l'origine et les enjeux de son titre. Il se situe d'ailleurs dans un certain anachronisme puisque c'est seulement quelques cinquante ans après les événements décrits dans son roman que cette théorie prit son nom. Qui sont ces vilaines ainsi désignées ?

DE LA FICTION À LA RÉALITÉ

Cette théorie est liée aux enquêtes de Frank Podmore (1856-1910), l'un des principaux chercheurs de la SPR¹, connu pour son scepticisme acéré dans cette institution pionnière consacrée à l'étude de l'hypnotisme et du *merveilleux psychique*². En 1886, il présenta les conclusions de son étude sur onze cas de *poltergeists*, ces maisons dites hantées pour lesquelles la SPR était parfois appelée au secours. Podmore concluait systématiquement à la fraude. Cette fraude impliquait à huit reprises une jeune fille et par trois fois un jeune garçon. Il ajouta que, presque dans chaque cas, le jeune agent était physiquement ou psychologiquement anormal. La généralisation de sa conclusion fut baptisée « *théorie de la vilaine petite fille* »² à partir d'une expression qu'il utilisa dans un débat. Cette interprétation fut combattue à boulets rouges par quelques membres de la SPR mais ancrà toutefois la discussion sur la place de l'adolescent lors des hantises. Soit ils étaient les agents privilégiés de la manipulation frauduleuse, soit il s'agissait de personnalités médiumniques réputées pour être

problématiques. De tout côté, ils méritaient une attention spéciale.

Le lien établi par Haddad avec les sœurs Fox n'est pas dénué de pertinence car ces messagères adolescentes de l'utopie spiritualiste connurent des heures sombres, avouant leurs tricheries puis se ravisant, sombrant tour à tour dans l'alcool, bref, se montrant parfois *vilaines*. Que sont venus révéler les bruits entendus dans leur maison ? Pour l'historienne Stéphanie Sauget, on peut remarquer cette « *façon dont les récits les plus fameux se servent des dispositifs de la maison hantée pour présenter les principaux dysfonctionnements des cellules familiales contemporaines et en particulier pour y montrer des femmes en situation d'aliénation* »^[1]. Il y a, par ailleurs, une curieuse coïncidence de voir cette *vilénie* féminine révélée par un chercheur dont la trajectoire sera tout aussi tragique, puisque Podmore, pointé du doigt pour son homosexualité présumée, sera poussé à abandonner son travail, son épouse et finalement sa vie.

* Psychologue clinicien, maître de conférences en psychologie, Université de Lorraine, Laboratoire InterPsy (EA 4432)

1 Society for psychical research

2 *Naughty little girl theory*

L'ADOLESCENTE QUI DÉCLENCHE LA HANTISE

Devant ce profil énigmatique d'un adolescent trompeur et/ou médium, d'autres psychologues ébauchèrent des théories expliquant que leurs fraudes n'étaient pas volontaires. Ces pauvres médiums étaient des irresponsables qu'il fallait soigner et dont les actions apparemment intelligentes se faisaient hors de la conscience et de la libre volonté. Ils n'étaient pas *vilains* mais agissaient dans un état d'*automatisme*... On débouchait alors sur les premières formulations d'une psychiatrie dynamique prétendant avoir réponse à tout. Les jeunes médiums assurés de leurs dons étaient taxés d'hystériques, de neurasthéniques voire même de mythomanes.

Le Dr Joseph Grasset illustre parfaitement cet usage. Il développa une théorie situant les facultés de l'esprit selon un polygone, surplombée par une conscience libre et supérieure à tout le reste. Il expliquait ainsi la *désintégration psychique* constatée chez Jeanne, 15 ans, hospitalisée dans sa clinique après s'être retrouvée à l'épicentre d'un cas de hantise dans la demeure familiale. Un couple, ses six enfants et le grand-père paternel avaient observé des phénomènes de déplacements inexplicables d'objets et de coups dans les murs durant plusieurs semaines. Toutes les tentatives d'explication prosaïque avaient échoué et la famille s'était tournée vers les sciences occultes. Finalement, les phénomènes cessèrent lors de l'hospitalisation de Jeanne, décrite par Grasset comme une hystérique à la moralité détestable. Il la surprendra d'ailleurs à plusieurs reprises en train de simuler les phénomènes au milieu de *crises d'hystérie* et recueillera finalement ses aveux. Toutefois, il insistera sur l'intérêt de cette observation car ces fraudes restaient involontaires et apportaient une démonstration additionnelle de la réalité du psychisme subconscient^[4].

Grasset proposa d'employer ce cas comme point de départ pour une étude scientifique du spiritisme^[5]. Et un des pionniers de la psychologie en Suisse lui emboîta le pas en considérant ce cas comme « *une belle illustration de la théorie anglaise expliquant les Poltergeists par l'hypothèse de la vilaine petite fille* ». Ces chercheurs soutenaient le profond mouvement de modernisation de la psychologie

passant par une lutte contre le merveilleux qui y avait trouvé refuge, afin de se démarquer en tant que discipline scientifique légitime^[3].

De leurs côtés, parapsychologues, occultistes et spirites – chacun dans leur propre registre – se sont battus contre ces raisonnements psychologiques qui ne prenaient pas en compte la possibilité que phénomènes frauduleux et phénomènes réels se juxtaposent dans ces situations, ni que l'arrêt des phénomènes ne soit pas dû à la découverte du coupable mais aux effets de cette intervention sur la dynamique familiale conflictuelle qui en était le moteur. Ils ont lutté, d'une part, pour que l'on reconsidère le résidu des phénomènes qui ne tombaient pas dans la catégorie des fraudes avérées et, d'autre part, pour que l'on reconnaisse que ces anomalies chez les jeunes médiums accréditaient, à l'inverse, la thèse d'une réalité de leurs pouvoirs. Dans le même temps, ils semblaient apprécier ce lien ténu entre adolescence et hantise qui ouvrait une véritable piste de recherche : de tels phénomènes extraordinaires seraient les produits d'une énergie non moins extraordinaire, concentrée et brusquement relâchée lors de la crise d'adolescence.

Cette figure d'une adolescente perturbée qui déclenche des phénomènes étranges a progressivement pénétré le grand public. Toute une génération d'adolescents a pu s'identifier avec cette figure fascinante et effrayante, propulsée dans la culture à travers l'incontrôlable *Regan McNeil*, la fille possédée dans le film *L'exorciste* (1973), à partir d'une histoire vraie qui concernait... un adolescent ! Plus récemment, le film *Possédée* (2012), qui prétendait également être « *basé sur une histoire vraie* », mettait en scène une adolescente dont le comportement avait brutalement changé suite à l'ouverture d'une boîte mystérieuse. Simple métaphore du féminin pubertaire ?

Ce n'est que tardivement qu'une véritable critique méthodologique de l'association entre *poltergeist* et adolescence fut formulée par les psychologues C. Alvarado et A. Martinez. Ils montrèrent que les parapsychologues avaient presque tout mis en place pour que leurs préjugés soient confirmés. Arrivés dans une zone de turbulences, ils cherchaient systématiquement l'adolescent à problèmes, alors qu'il est trivial que cet âge de

la vie soit porteur de conflits émotionnels en proportions importantes. Les tests projectifs utilisés pour identifier la personnalité au bord de l'implosion – source présumée du *poltergeist* – étaient d'un usage douteux dans ce cadre. De la

sorte, ils passèrent souvent à côté du rôle joué par les adultes, et par le système familial en général, dans le développement de telles situations de tension.

ADOLESCENCE ET PRATIQUES OCCULTES

On peut mettre en parallèle ce regard historique sur les effets délétères de la crise d'adolescence et un fait plus général, la popularisation quasi-simultanée des notions même d'adolescence et d'occultisme au milieu du XIX^e siècle.

Le terme d'occultisme est polysémique, mais peut désigner, au point de vue historique, un courant de pensée spécifique qui s'est présenté comme détenteur d'une doctrine secrète. Souvent confondus avec les adeptes du spiritisme, les occultistes en diffèrent par une interprétation différente des phénomènes médiumniques. Pour eux, l'intérêt de ces phénomènes est qu'ils viennent appuyer d'anciennes révélations et mettent en évidence des capacités oubliées de l'esprit humain, et non qu'ils prouvent l'existence d'entités surnaturelles. Beaucoup de ces occultistes désapprouvaient la voie matérialiste de la science et ils animèrent un mouvement spirituel déniait la place centrale de la rationalité, se focalisant sur les sensations, l'expérience intuitive et la fascination du symbolisme. L'importance de ce courant se fit sentir dans les mouvements littéraires, musicaux et artistiques de cette période.

Contrairement aux spirites tentant de valider leur foi grâce à la science, les occultistes tentèrent de développer une science basée sur des révélations et excluant la notion de foi. Selon eux, une connaissance complète du monde devait inclure des anciens enseignements unifiés à des observations scientifiques contemporaines. Même si le mouvement occultiste compta de nombreuses écoles, elles avaient en commun une même méthode d'enseignement : la connaissance occultiste était un ésotérisme, dissimulé à la population et révélé par l'initiation.

Une telle description nous laisse entendre l'appétence qu'un tel mouvement pourrait avoir pour l'adolescent. Sa quête d'un *au-delà des apparences* n'a pas les mêmes limites que dans la perspective adulte. L'investigation de l'adolescent peut alors porter sur les zones moins balisées de l'occultisme, de la parapsychologie et de la

mystique^[10]. L'initiation sélective vient contester le mode de transmission du savoir qui inscrivait les parents et leurs avatars en tant que garants de la vérité. Le slogan de la série *X-Files : aux frontières du réel*, « *La vérité est ailleurs* », vient bien signifier un sens caché et complet au-delà d'un réel dogmatique. Il reformule le message de la période de latence d'un *plus tard* mirifique en échange du renoncement à l'objet incestueux^[7].

Dans les tribulations de cette quête, on pourrait inscrire les phénomènes actuels des communautés d'adolescents et de jeunes adultes qui s'initient à la magie et à la télékinésie, parfois également à la traque des fantômes !

Jean, 18 ans, est un jeune homme ayant une formation scientifique^[2]. Il s'est laissé prendre à la curiosité pour les tests modernes de la *télépsychie* et de la *télékinésie*. « *Pourquoi ne pas essayer ?* », s'est-il dit, incité et accompagné par des amis (réels ou virtuels). Depuis trois ans, il s'entraîne donc à développer « *une fonction du cerveau dont je ne m'étais jamais servi* », s'étonnant au fur et à mesure de ses exploits : faire bouger des objets sous une cloche et à distance, soigner la cheville d'un ami par bio-magnétisme, etc. Ses premières expériences vont stimuler des questionnements spirituels qui trouveront des réponses dans des livres d'hermétisme, d'occultisme et de magie. Toutefois, Jean ne perd pas ses capacités de doute et considère que 99% de ces ouvrages ne sont pas sérieux. Le reste lui a permis « *une ouverture de conscience et de vision du monde* », le portant vers une « *religion de la pensée* » à base de préceptes orientaux, mais qui ne fonctionne pas comme une vérité révélée. Pour l'instant, cette construction ne semble pas le déséquilibrer dans sa vie, notamment parce qu'elle s'appuie sur un corpus de croyances socialement admises et largement partagées autour de lui.

Ce phénomène d'accès à une pratique du paranormal est renforcé par internet et par un

intérêt renouvelé des médias pour un spectacle du paranormal qui brouille les codes de la fiction : le genre du *Found footage* (littéralement « enregistrement trouvé ») utilisant la caméra subjective comme dans les films *Blair Witch Project* ou *Paranormal Activity* ; ou le genre voisin du faux-documentaire (ou *documenteur*) qui leurre le spectateur en donnant à une fiction l'apparence d'un documentaire, par exemple

Phénomènes paranormaux qui prétend se baser sur de véritables témoignages d'enlèvements par des extraterrestres. Ou encore la combinaison des deux dans les multiples émissions de *ghost-hunting* qui circulent depuis une décennie. Ce jeu sur les apparences permet visiblement un étayage pour les multiples questionnements de l'entre-deux adolescent.

CONCLUSION

La proximité de l'adolescence et de l'occultisme s'inscrit dans un temps long, et cette affinité doit autant à une naissance conjointe dans le même creuset culturel du milieu du XIX^e siècle qu'à des croisements théoriques, à la faveur des découvertes d'une explosivité subconsciente pouvant opportunément prendre le dessus sur la rationalité consciente. Aujourd'hui, cette proximité se mesure dans la popularité auprès des jeunes de certaines pratiques, mais aussi dans une production culturelle qui fascine et façonne l'adolescent. Si le biais culturel en défaveur des adolescentes, jugées *vilaines*, se résorbe quelque peu, il reste associé à cette énigme du féminin qui redouble l'énigme de l'au-delà des apparences, deux mystères que l'adolescent est amené à rencontrer au cours de son développement^[8]. ■

Références

- [1] Evrard, R. (2013), « Montrer la violence intérieure : figures cinématographiques de l'adolescente hantée » in Dupont, S. & Paris, H. (dir.), *L'adolescente vue par le cinéma* (pp. 217-225), Paris, Erès.
- [2] Evrard, R. (2014), *Folie et paranormal : vers une clinique des expériences exceptionnelles*, Rennes, Presses universitaires de Rennes.
- [3] Evrard, R. (2016a), *La légende de l'esprit : enquête sur 150 ans de parapsychologie*, Paris, Trajectoire.
- [4] Evrard, R. (2016b). « The naughty little children : paranormal and teenagers » in Bacon, S., & Ruickbie, L. (dir.), *Little horrors : interdisciplinary perspectives on anomalous children and the construction of monstrosity* (pp. 3-19), Oxford, Interdisciplinary Press.
- [5] Grasset, J. (1904), *Le Spiritisme devant la science*, Montpellier, Coulet et fils.
- [6] Haddad, H. (2014), *Théorie de la vilaine petite fille*, Paris, Zulma.
- [7] Le Maléfan, P. (2008), « “La vérité est ailleurs”. La place du paranormal à l'adolescence comme mode de traitement du réel pubertaire » in *Adolescence*, 26(3), 709-721.
- [8] Lesourd, S. (2009), *Adolescences... Rencontre du féminin*, Toulouse, Erès.
- [9] Plas, R. (2000), *Naissance d'une science humaine : la psychologie. Les psychologues et le merveilleux psychique*, Rennes, PUR.
- [10] Roussillon, R., Chabert, C., Ciccone, A., Ferrant, A., Georgieff, N., Roman, P. (2007), *Manuel de psychologie et de psychopathologie clinique générale*, Paris, Masson.
- [11] Sauget, S. (2011), *Histoire des maisons hantées*, Paris, Tallandier.

JE VOUDRAIS CHANGER LE SILLON DE L'ÉCHEC DANS MON CERVEAU OU L'ADOLESCENCE INACHEVÉE

Alvaro ALARÇON*



*La post-adolescence est un processus d'approche du statut d'adulte et de dégageant de l'adolescence, très lié à une période de **moratoire psychosocial** ou adolescence attardée ou inachevée et dans certains cas à un comportement de **morosité**.*

Le titre de cet article est l'expression textuelle et désabusée d'une jeune femme face à un parcours de vie personnel et professionnel constamment gâché pour elle, où ses perceptions d'échec ne sont pas toujours liées à des défaillances scolaires. En dépit d'un bon cursus universitaire de niveau Licence, à 22 ans et d'une maturité apparente, elle n'échappe pas à l'instabilité d'une longue sortie de l'adolescence ou post-adolescence caractéristique de nos jours.

On peut situer la post-adolescence, très peu étudiée, entre la fin de l'adolescence, de 17 à 18 ans, et 25 à 26 ans. Cependant certains auteurs (Anatrella, 1999) ont fait l'hypothèse d'un étalement important de ces périodes de fin d'adolescence et post-adolescence de 17 à 30 ans.

La période de moratoire est très proche des états de précarité, exprimant l'instabilité et l'ajournement des engagements, caractéristique de l'attente qui amène à la maturité des jeunes. Ce concept est très polymorphe puisqu'il comprend des dimensions psychologiques, sociologiques, culturelles et économiques qui sont caractérisés par l'allongement de la scolarité, de la jeunesse, l'augmentation de l'espérance de vie et par les contraintes économiques subies par les jeunes. La notion de *moratoire* contient d'une part, la disparition progressive du *modèle d'installation* ou *d'entrée dans la vie active* et d'autre part, la prolongation dans le temps des processus de réactivation des conflits d'identité propres à l'adolescence. En d'autres termes, la sortie de l'adolescence ne débouche plus forcément aujourd'hui sur un statut d'adulte...

Cette période peut être assez paradoxale et déroutante pour un observateur, notamment dans les cas *d'installation* interminable des post-adolescents dans l'attente, quelquefois précaire et aliénante, avec la multiplication et le repoussement constant des seuils d'entrée dans la vie d'adulte.

Dans le contexte du moratoire on voit parfois s'exprimer un comportement très particulier : **la morosité**, non pas forcément pathologique mais qui peut dériver vers une décompensation dépressive plus complexe. La morosité est le refus de se confronter à la réalité, c'est le désintérêt et l'ennui. Ce n'est pas la dépression ni la psychose, mais plutôt l'ennui infantile. Le comportement dans la morosité est un processus approchant **l'panacliétique**, où d'étroites relations de dépendance sont créées avec des objets idéalisés, tout-puissants et protecteurs, mais qui risquent à la moindre défaillance d'être rejetés et dévalorisés.

Bon nombre de syndromes survenant en fin d'adolescence s'organisent quand le monde extérieur **se fait plus réel** et met en échec les comportements jusque-là protecteurs de la *crise d'adolescence*. Cette *crise* s'exprime par une opposition au milieu familial, l'extension des intérêts, l'émancipation de la pensée, un goût pour l'abstraction et la rationalisation, des attitudes d'isolement, l'exaltation ou au contraire l'annulation de la vie amoureuse ou passionnelle, des originalités ou des bizarreries.

* Psychologue du travail CNAM, diplômé en Thérapies comportementales et cognitives (TCC)

Les troubles de la crise juvénile sont le refus scolaire, la névrose d'échec, les comportements agressifs ou masochiques alternés, la révolte. La grande difficulté des post-adolescents est la rechute dans cette crise, ne pouvant plus contourner la réalité du monde extérieur.

Tout cela semble constituer un souhait profond de prolonger les profits de la jeunesse, de refuser l'adultisme et de reporter l'insertion socio-professionnelle comme symbole de la fin de cette jeunesse. Tout semble indiquer que la période de moratoire est à la fois imposée aux jeunes et réutilisée par eux, comme stratégie défensive pour sauvegarder leur identité. Le résultat est à double tranchant : soit elle débouche dans un passage de transition à l'âge adulte, soit c'est l'impasse aliénante et pathologique. Quoi qu'il en soit, ce moratoire n'est pas à un paradoxe près, c'est souvent une période, soit retentissante soit discrète, d'une grande richesse formative.

Ainsi, cela illustre une partie de la complexité de cet âge de vie pour cette population jeune.

Pour les intervenants des institutions traitant l'insertion sociale et professionnelle ou la santé des jeunes, le comportement de morosité ou la période de moratoire sont pénibles à gérer, particulièrement dans les étapes où le jeune sombre dans l'échec répétitif de façon étonnante. La morosité est projetée, elle envahit toute l'altérité, les institutions et personnes référentes sont aussi *inutiles et inefficaces*.

ANALYSE D'UN PARCOURS CARACTÉRISÉ

Julie et son *sillon de l'échec dans sa tête* est orientée pour un parcours d'orientation individuelle, elle fait le récit de son parcours au moyen d'une *grille d'Analyse fonctionnelle*². Cette grille va identifier le contenu de son histoire dans 5 domaines.

La situation déclarée est la suivante : elle réussit une Licence universitaire dans une filière des métiers sociaux, a trouvé l'*ambiance fac* déplaisante, serait arrivée dans cette formation cherchant des réponses à des problèmes personnels et non par vocation professionnelle. Les examens finaux ont été très difficiles, coïncidant avec une séparation de couple. Elle n'a aucun choix professionnel faisant suite à sa Licence, et voudrait changer de domaine. Elle fait une activité professionnelle

L'objectif d'écoute n'est pas simplement de cerner des projets de vie ou buts professionnels, cela exige également une observation attentive et perspicace des traits de comportement envahissants pour le jeune. Traits constitués de souvenirs, d'émotions, de pensées, d'expériences précoces parfois nocives. Il s'agit de cerner les schémas, les interprétations, les postulats et les vérités *a priori* répétitives, automatiques et dysfonctionnelles de la réalité.

Au-delà du potentiel scolaire ou intellectuel suffisant pour entamer un parcours de vie personnel ou de métier sans difficulté, un jeune peut rencontrer des obstacles perçus comme indépassables pour se fixer un objectif de vie cohérent. Ces obstacles étant très hétérogènes et composés habituellement d'éléments émotionnels, relationnels, comportementaux, familiaux, ils sont cependant structurés comme une croyance très forte par rapport à soi-même, à l'environnement ou à l'avenir. Ces croyances ou *Schémas précoces inadaptés*¹ sont envahis par des postulats semblables à : « *Je n'ai eu personne qui m'écoute réellement et qui me comprend* », « *Les autres n'ont pas été présents pour me donner du soutien* », « *Je sens que je ne peux pas baisser ma garde devant les autres sinon ils vont m'agresser* », « *Je suis à part* », « *Je n'ai jamais eu le sentiment que je représentais quelqu'un d'important pour d'autres* », « *Je suis incompetent* », « *Je ne suis pas aussi intelligent* ».

dans la restauration à temps partiel, en attendant d'éclaircir sa situation.

Émotionnellement, elle ressent une profonde sensation d'échec, celle de *ne pas rentrer dans le moule*, elle ne se perçoit pas assez intelligente, est constamment en train de s'évaluer par rapport aux autres qu'elle trouve toujours plus capables. Elle évite de donner des avis personnels, étant toujours en retrait afin de parer à tout engagement. Elle se perçoit *inférieure*, craint les compétitions et la concurrence et ressent une souffrance même existentielle.

D'un point de vue cognitif, elle croit posséder une capacité de compréhension aussi bien scolaire que générale. Par décision personnelle, elle a redoublé une année de cours universitaire pour

1 Cf. P&P n°242, « Un bilan de compétences Mission locale et la notion de Schéma cognitif »

2 Outil d'analyse des séquences comportementales en thérapies comportementales et cognitives (TCC)

avoir des meilleurs résultats. Néanmoins, elle a la sensation de ne pas maîtriser *la logique* des sujets qu'on lui demande.

Ses comportements, elle les décrit comme d'un grand rejet de l'environnement scolaire, des grandes difficultés pour être assidue. Elle ressentait des sensations de fatigue, de refus général. Elle acceptait bien les contenus ayant trait aux situations collectives, à l'inverse le traitement des sujets concernant l'individuel lui semblait moins motivant et souvent angoissant.

L'avenir est perçu de façon très négative, avec cette conviction d'incompétence personnelle qui envahit tout.

Une première analyse de cette anamnèse fait ressortir des questions importantes liées à son *Image de soi*, illustrées par son sentiment d'*infériorité* envers autrui et des doutes importants autour de ses compétences, alors qu'elle a réussi sa licence universitaire haut la main. Dans l'analyse plus approfondie de ses difficultés apparaissent des conflits anciens avec son père, très exigeant pour ce qui concerne l'éducation de sa fille unique. Dès l'école primaire le père a géré d'une *main de fer* le rendement scolaire et les loisirs de Julie. Sa mère était plutôt bienveillante mais effacée dans le couple. Julie devait être toujours *gagnante* par ses notes et ses réussites. Elle était inscrite contre sa volonté dans des compétitions sportives et les loisirs étaient sacrifiés pour des entraînements à ne plus en finir.

Parallèlement, tout échec était durement critiqué avec des jugements péremptores sur les *incapacités avérées* de la jeune. Elle en a retiré un sentiment profond d'inutilité personnelle. Elle perçoit le contact avec son père comme très négatif, avec le souvenir pénible de l'imposition des tâches et du contrôle scolaire très péjoratif à son égard. Cela a été aggravé par la séparation des parents, la constitution d'une famille recomposée et l'arrivée de la fille de la nouvelle compagne de son père, idolâtrée par le couple et devenue le bon exemple d'intelligence et beauté. Pour elle, l'échec marque sa vie.

Le long récit de ce cas prouve – et cela arrive souvent dans ces bilans individuels – que des faits considérés comme anodins par les jeunes reprennent de la vigueur dans la mise en mots des

souffrances.

Vers la fin des études universitaires de la jeune, des événements ont réactivé des schémas cognitifs enfouis, peut-être depuis l'enfance, qui constituent actuellement un blocage fondamental de son parcours de vie. Mais au fond, est-ce plutôt repousser une étape qui ressemble fortement à la vie d'adulte angoissante ? De toute évidence, Julie s'installe dans ce moratoire d'ajournement des engagements, *de suspension des créances*. Elle arrête ses études et abandonne son job alimentaire. Malgré ses capacités elle ne se considère « *plus crédible* ». Elle bloque ce chemin vers la maturité, tant que les anciens conflits avec ses parents ne seront pas réglés.

Elle a cependant des valeurs ; ce moratoire ne peut donc pas être *gratuit* ; elle doit l'étayer, le justifier, **mais de quelle façon ?**

D'un point de vue méthodologique, il fallait préciser des points de repère de base pour rassurer la jeune, notamment au sujet de ses aptitudes et des obstacles qu'elle affronte dans son parcours de vie.

D'après la passation du test³, elle a une capacité intellectuelle supérieure, lui permettant d'aborder sans difficulté des études universitaires. Elle répond au *Questionnaire des Schémas précoces inadaptés* (SPI) de Young, dans sa version abrégée à 75 items⁴. Il en ressort que des expériences de vie précoce concourent à la constitution des *schémas inadaptés* : la frustration des besoins, la victimisation et les traumas, l'excès de satisfaction des besoins, l'internalisation et identification sélective avec des personnes importantes.

Le SPI le plus important exprimé par Julie est l'incapacité de modérer l'expression de ses émotions et impulsions, avec l'évitement de la pénibilité, des conflits, des responsabilités et des engagements trop importants.

Elle exprime également les schémas suivants :

Un *schéma d'Abnégation* ou besoin de combler les besoins des autres au détriment des siens, pour éviter la culpabilité, augmenter l'estime de soi, préserver des liens affectifs, pour « *ne pas être abandonnée* ».

Un *schéma d'Abandon* ou perception de l'instabilité de personnes importantes de l'entourage, qui ne pourront plus l'appuyer ou la protéger.

3 Raven J.C., Court J.H., Raven J., 1998

4 Young Jeffrey E., 2011

Un *schéma d'Idéaux exigeants*, conviction de devoir atteindre un niveau de perfection très élevé, dans le but d'éviter la désapprobation et la honte. Être critique de soi-même et des autres. Altérations de l'estime de soi, perfectionnisme, rigidité au détriment du plaisir et de la détente.

Un *schéma d'Échec*, croyance selon laquelle celui qui a échoué échouera inévitablement et sera incapable de réussir aussi bien que les autres. Julie se juge stupide, inapte, sans talent, ignorante, inférieure aux autres.

Autrefois, les rituels d'accès des populations jeunes au statut d'adulte voulaient régler collectivement et *naturellement* la place assignée à chacun dans la société. La notion de *jeune* était méconnue et le moratoire inexistant. Tout au plus, les sujets étaient soit *enfants* soit *adultes*. Le renversement de cette situation et l'apogée de la *culture jeune* arrivent dans les années 60.

Aujourd'hui, les connaissances approfondies de la personnalité et du comportement ont révélé l'énorme complexité de l'adhésion sociale et générationnelle de chaque individu. Le phénomène de moratoire imprègne la biographie de chacun, teintée des frustrations, traumas et identifications de la vie, lourds ou anodins.

Julie apporte son vécu, sa construction d'un combat qui, tout en étant très intime et personnel, n'échappe pas à celui de sa génération. Pourtant ce moratoire peut-être aussi effrayant pour la jeune femme, Julie a été abasourdie par l'extension et la dimension de ses blocages. À la fin de nos rencontres elle a repris rapidement une activité professionnelle à temps plein. ■

Bibliographie

Anatrella, T. (1999), *Interminables adolescences, les 12 / 30 ans*, Paris, Cerf-Cujas

Alleon, A-M., Morvan, O. (1999), « La psychopathologie de la post-adolescence », in *Nouveau traité de psychiatrie de l'enfant et de l'adolescent*, Paris, Quadrige – PUF

Male, P. (1999), *Psychothérapie de l'adolescent*, Paris, Quadrige – PUF

Marteau, F., Villette, S., Rusinek, S. (2008), « Approche critique du développement des schémas en psychopathologie cognitive », *Journal de thérapie comportementale et cognitive, vol.18, n°2*, Elsevier Masson

Raven, J-C., Court J-H., Raven J. (1998), *Progressive matrices standard (PM 38)*, Paris, Les éditions du Centre de psychologie appliquée, ECPA

Rusinek, S. (2006), *Soigner les schémas de pensée*, Paris, Dunod

Tessier, G. (1997), *Comprendre les adolescents*, Rennes, Presses universitaires de Rennes

Young, J-E., Klosko, J-S. (2013) *Je réinvente ma vie – Vous valez mieux que vous ne pensez*, Québec, Les éditions de l'Homme

Young, J-E., Klosko, J-S., Weishaar, M-E. (2007), *La thérapie des schémas. Approche cognitive des troubles de la personnalité*, Paris, De Boeck

Young, J-E. (2011), *YSQ-S-II Young schema therapy*, traduction de Jean Cottraux, Paris, Fractal

VOUS AVEZ AIMÉ LES AVANCÉES IMPORTANTES OBTENUES PAR LE SNP

Maintenant, il faut faire vivre ces acquis

**LE SNP A BESOIN DE VOUS
POUR CONTINUER CE TRAVAIL
ADHÉREZ !**

ADOLESCENTE CURIOSITÉ MARIE-ANNE ET ANNE-MARIE¹

Chantal MASQUELIER-SAVATIER*



LA CURIOSITÉ, MOTEUR DE CROISSANCE

La curiosité est « *une force primaire qui relie l'enfant en évolution à son environnement et qui joue un rôle central en approfondissant et en enrichissant cette relation* » avance Michael Vincent Miller^[5]. Me penchant sur l'étymologie du terme, je suis surprise de découvrir que le sens recouvre à la fois « le soin de » et le « désir de savoir », ce qui parle de l'*aller-vers* mais ouvre également la perspective de l'altérité dès les prémices de la curiosité, comme si la conscience d'une présence *autre* était déjà là, et qu'il y avait à en prendre soin... La curiosité représente l'aptitude de l'enfant, et plus tard celle de l'adulte, à s'intéresser au monde. Elle manifeste un désir actif, engagé, la capacité innée à aller vers la nouveauté. Ainsi la curiosité œuvre à la frontière-contact et nous pouvons la considérer comme le moteur de la croissance. Elle agit dans un double mouvement : une ouverture réceptive au monde et une tension vers le monde. La curiosité s'avère un concept fondamental qui intègre la conscience au sens de l'*awareness*² et la saine agressivité, au sens d'un *aller vers*.

CRISE DE CROISSANCE CHEZ DEUX ADOLESCENTES

Marie-Anne et Anne-Marie sont venues me consulter à quelques années d'intervalle. Le point commun entre ces deux jeunes filles est la situation de rupture dans laquelle elles se trouvent. Elles ont en commun leur âge (une quinzaine d'années), leur déscolarisation (niveau troisième), leur désocialisation (isolement amical), leur enfermement familial (soutien du père,

Cette curiosité naturelle est source d'angoisse dans la mesure où elle nous emmène du connu vers l'inconnu, de la sécurité vers l'insécurité, du prévisible vers l'imprévisible... Mais elle se trouve parfois empêchée par de multiples interdits socioculturels qui tendent à la transformer en désir coupable. Elle est souvent qualifiée de *vilain défaut*. La saine curiosité nécessaire au développement est alors soumise à une condamnation morale qui risque d'inhiber ou de couper tout élan vers le monde. Face à cette poussée irrésistible du désir de voir ou de savoir, l'adulte développe parfois une tendance inverse à la freiner. La manière de gérer l'angoisse ou l'interdit participe au processus de croissance et d'individuation.

Nous sommes particulièrement confrontés à ces questions dans les thérapies d'adolescents, où les questions de l'autonomie et de l'orientation se posent de manière accrue. Je choisis de décrire ici les situations de deux adolescentes aux prises avec ce questionnement et d'explorer les enjeux de la curiosité au cours du processus thérapeutique.

opposition à la mère), une obésité liée à une tendance hyperphagique, un contact perturbé, un grand investissement dans la thérapie. Mais le tableau clinique les différencie totalement :

Marie-Anne est une sauvagonne ! Elle furete, s'intéresse à tout, explore tous azimuts, sans limites. Ses débordements l'entraînent dans divers passages à l'acte : violentes colères, fugues

* Psychologue clinicienne, Gestalt-thérapeute agréée par la SFG, didacticienne et superviseuse, spécialisée dans l'accompagnement des enfants, adolescents et familles. Auteure de *Comprendre et pratiquer la Gestalt-thérapie* (InterÉditions chez Dunod, Paris, 2008), de *La Gestalt-thérapie* (Que sais-je? PUF, 2015) et coordinatrice du *Grand Livre de la Gestalt* (Eyrolles, Paris, 2012)

1 L'original de cet article a été publié dans *Les Cahiers de Gestalt-thérapie* n°31, *Enfantillages et adolescences*, L'Express, Bordeaux, 2013.

2 L'*awareness* définit une forme de conscience instinctive qui s'appuie sur les sensations corporelles et le ressenti émotionnel. Elle se distingue de la conscience réflexive ou prise de conscience.

répétitives, exclusion du collège, fréquentations marginales, coups de foudre sentimentaux, dépenses inconsidérées, accoutrement extravagant, appétit insatiable, consommation d'alcool et de cannabis... Lors de notre première rencontre, elle se montre très agitée tant que ses parents sont là, passe du rire aux larmes et me jette des regards tantôt implorants, tantôt séducteurs. Sa présence s'impose : surcharge pondérale, type physique marqué *latino*, chevelure brune, dense et bouclée. Plus calme lorsqu'elle est seule, elle se met à l'aise, assise en lotus sur le tapis, elle me regarde intensément et s'interroge sur ce qu'elle fait là. Je l'encourage à parler de ses désirs, de ses centres d'intérêt. Elle manifeste du goût pour la lecture et pour les plantes... mais la confusion règne dans ses choix. Elle livre sans retenue la profonde ambivalence de ses sentiments ; partagée entre l'amour et la haine, elle a peur de passer à l'acte emportée par une folie meurtrière pour sa mère. J'accueille sans jugement ces propos extrêmes, ce qui la met en confiance, si bien que progressivement elle s'emballe dans une logorrhée que j'ai beaucoup de mal à contenir. Très observatrice, elle cherche activement la relation en me questionnant et me complimentant : « *vous aimez lire ?* », « *puisque vous aimez les plantes, vous n'êtes pas superficielle* », « *Je vous aime bien* ». L'adhésion au suivi thérapeutique est massive.

Anne-Marie semble timorée. Lors de la première rencontre, en présence de ses parents, elle reste en retrait, raide au bord du fauteuil et laisse son père expliquer les raisons de leur venue. Lorsque je m'adresse à elle, elle se détend et répond à mon sourire. L'expression ouverte de son visage et son regard direct, derrière des lunettes de myope, sont engageants et contrastent avec sa

LA CURIOSITÉ, SOURCE D'ANGOISSE

La curiosité dans son mouvement vers le monde rencontre quelques obstacles... Comme nous l'avons vu, l'attrait pour la nouveauté est actif dès la naissance et s'avère le moteur de la croissance. Mais l'enfant se trouve dans une situation paradoxale, partagé entre une tendance sécuritaire qui le retient dans le connu et l'excitation de la découverte de l'inconnu qui, tout à la fois, l'attire et le terrorise^[3]. Laisser libre cours à la curiosité, c'est aller vers l'aventure, l'imprévu et le risque.

corpulence massive et figée. Grande, forte, elle semble encombrée par un corps dont elle ne sait que faire. Toute son attitude exprime le respect et la réserve. Sa déscolarisation inquiète fortement les parents qui couvent leur fille unique. Ils dressent un tableau catastrophique de la situation, rendant leur fille victime de la maltraitance des camarades de classe et du corps enseignant. Son isolement et son enfermement semblent extrêmes. Lorsque je questionne Anne-Marie, ses réponses sont minimalistes ; elle semble incapable de se différencier du discours parental. Je valorise la démarche familiale et ouvre différentes possibilités : thérapie individuelle ou familiale, orientation vers un groupe d'adolescents. Je diffère intentionnellement l'engagement dans le suivi thérapeutique pour donner le choix à Anne-Marie et obtenir son adhésion au processus. Effectivement, lorsqu'elle me rappelle quelques semaines plus tard, elle a mûri son projet et entame sérieusement un travail. Sa réflexion l'amène à décrire ses symptômes comme relevant d'une phobie scolaire ; elle attend que je la guérisse de cette maladie.

Le contraste entre ces deux adolescentes est frappant, dans leur manière d'être et de contacter le monde. Chez Marie-Anne, nous constatons un excès de curiosité, dans l'inconstance et l'incohérence. Elle déborde d'activités, s'investit partout, envahit tout au risque de se diluer, de se perdre, de ne plus savoir où ni qui elle est. Au contraire, chez Anne-Marie, la curiosité semble barrée, impossible ou interdite. Cette jeune fille apparaît murée, enfermée dans un monde clos, sans issue ; comme statufiée et ratatinée par sa retenue.

Cette initiative implique l'affranchissement des objets d'attachement, détachement qui génère inévitablement de l'angoisse. Nous oscillons entre deux pôles : l'attache sécuritaire à du connu qui s'appuie sur nos liens et, à l'autre extrême, l'élan qui nous propulse vers l'inconnu et l'autonomie. Ce tiraillement s'exprime également en termes d'opposition entre un passé sécurisant et un avenir qui fait peur.

L'enjeu de la croissance et de l'individuation réside dans la possibilité de naviguer entre ces deux pôles, celui de l'attachement au risque de se faire envahir et celui du détachement, au risque de se sentir abandonné. L'existence soumet alors tout être à deux types d'angoisse : l'angoisse d'engloutissement et l'angoisse d'isolement. Plusieurs auteurs, dont Otto Rank, qui a fortement influencé les fondateurs de la Gestalt-thérapie, soit Friedrich et Lora Perls ainsi que Paul Goodman, ont décrit ces polarités. Ce psychanalyste distinguait *l'anxiété de vie* ressentie dans le mouvement qui nous propulse vers le monde au prix de la séparation et *l'anxiété de mort* dans le sentiment d'étouffement, conséquence de relations fusionnelles.

La mise en évidence de ce tiraillement est formalisée par l'École hongroise, qui identifie deux tendances, reprises ultérieurement par Michael Balint : la tendance *ocnophile* (s'accrocher à) et la tendance *philobate* (partir à la rencontre)^[4]. Depuis, les Gestalt-thérapeutes contemporains ont poursuivi cette recherche à propos des modalités du *contacter* : Jean-Marie Robine, qui rassemble ces modalités autour de deux axes, « *aller-vers ou s'éloigner, autrement dit s'intégrer ou se différencier, fusionner ou se séparer, joindre ou disjoindre, appartenir ou s'écarter...* »^[7] ou Edith Blanquet, dans une perspective phénoménologique, « *Le contact est une dynamique d'ouverture, qui assure le travail de séparation, c'est-à-dire de venue en conscience ; de subjectivation.* »^[1]

Si l'aménagement entre ces deux besoins est à l'œuvre tout au long du processus de croissance, il se pose plus crucialement à l'adolescence. La métamorphose pubertaire, l'accélération de la croissance, l'orientation sexuelle, le changement de génération, les choix professionnels, les pressions sociales exacerbent le conflit entre ces deux forces que Miller nomme la revendication du *Je* (besoin d'autonomie) et la revendication du *Nous* (besoin d'appartenance et d'union intime). Selon cet auteur, « *Quand on atteint*

l'adolescence, la principale tâche du développement consiste en la réconciliation et l'intégration de ces deux types de besoin. »^[6]

Cependant, il ne s'agit pas de pacifier prématurément le conflit mais au contraire de traverser la crise comme un passage nécessaire avant de parvenir à réconcilier ces instances. L'adolescent se trouve au cœur d'un dilemme : il désire l'indépendance mais, ne pouvant encore l'assumer complètement, il subit sa dépendance et ne peut l'accepter : Comment s'autonomiser quand on a besoin des autres ? Le besoin d'autonomie se traduit alors par une tentative de maîtrise de l'environnement. La tendance est alors de rejeter les figures parentales de l'enfance en projetant sur elles enfermement et répression, tant la peur d'être englouti est vivace. Nous retrouvons ici les termes du dilemme de contact décrit par Gilles Delisle : entre l'indispensable et l'insupportable. L'entourage parental encore indispensable à la survie de l'adolescent se révèle insupportable puisqu'il le rend dépendant. L'attachement semble alors freiner le besoin de se différencier et de s'autonomiser, toute relation affective est vécue comme une menace d'emprise. Ce paradoxe de l'attachement, décrit par le psychanalyste Philippe Jeammet, peut aboutir à des formes paroxystiques qui mettent en danger l'adolescent^[2]. Pour garder la maîtrise des événements et surtout, ne dépendre de personne, plusieurs alternatives sont possibles. Soit la rupture : il fugue, se prive de tout contact, s'exclut et s'isole. Soit la toute-puissance : il s'agrippe, s'accroche, s'impose et tyrannise son entourage. Soit les conduites à risques où tout danger est nié. Soit les phobies paralysantes où tout danger serait évité...

Pour illustrer ces hypothèses, revenons maintenant à nos deux adolescentes et tentons de regarder comment elles se débrouillent pour gérer l'angoisse qui colore, perturbe ou freine leur curiosité. Dans un deuxième temps, nous aborderons l'accompagnement thérapeutique de chacune.

FORMES D'ANGOISSE CHEZ MARIE-ANNE

Dans les séances, l'agitation de Marie-Anne s'exprime par la variété des mimiques et des grimaces, la labilité de l'émotion, le mouvement incessant, la rapidité du débit verbal, la fuite des idées... Elle n'est pas tranquille et me communique son anxiété. En même temps, le

regard malicieux qui cherche ma complicité et le rire qui fuse parfois mettent une note humoristique et permettent de partager une certaine joie de vivre. Le passage sans transition de la gravité à la légèreté est surprenant.

Nous relevons cette alternance dans ses propos, elle se montre tantôt enjouée : « *je suis contente aujourd'hui* », « *heureuse de rendre service* », tantôt profondément triste : « *je suis descendue bien bas* », « *je pleure de perdre mes amis* » ou découragée de ne pouvoir contrôler son impulsivité : « *j'en veux à tout le monde* », « *ça me prend la tête* », « *j'ai failli tuer ma mère* ». L'angoisse qui apparaît de plus en plus nettement au fil des séances est la peur de ne pas être aimée : « *je me sens toujours agressée, persécutée* », « *je ne suis pas sûre qu'on m'aime* ». Elle exprime un sentiment d'abandon quand on la gronde et de trahison lorsqu'on s'éloigne. Sa peur se généralise à toute rencontre (copains, sorties) et toute prise de risque (école, examen, conduite accompagnée). Elle se réfugie dans le monde familial de sa maison et appréhende l'idée d'en sortir. Et en même temps, elle étouffe chez elle et se rend odieuse, ce qui vient confirmer le scénario selon lequel on ne l'aime pas !

Des éléments d'anamnèse viennent éclairer et justifier cette angoisse d'abandon. Marie-Anne née au Guatemala a été adoptée vers un an. On lui a raconté que lorsqu'on est venu la chercher à l'orphelinat, elle se débattait et frappait ses parents adoptifs. La jeune fille décrit cet arrachement avec émotion et garde la nostalgie de ses origines, elle rêve de retourner dans son pays. Elle en veut à sa mère d'être blanche. Elle-même a un physique très typé. Dans son itinérance, elle cherche son appartenance et se lie aux *blacks* et aux *bronzés*, attirée par leur marginalité et leur révolte : « *je ne me sens pas française* », « *je ne suis pas comme les autres* ». Ce sentiment d'étrangeté perturbe son identité :

PARCOURS THÉRAPEUTIQUE DE MARIE-ANNE

Marie-Anne investit fortement la relation thérapeutique. Elle se montre très désireuse de changement. Elle dit vouloir « *trouver où mettre les pieds pour ne pas tomber* ». Très sensible à sa motivation et à ses projections positives, je me lance avec enthousiasme dans cet accompagnement. Marie-Anne se livre en confiance. J'accueille son ambivalence et ses excès. J'encourage sa curiosité et stimule ses envies. Son désir de *bien faire* est manifeste. Elle veut changer du tout au tout, rejette radicalement son comportement antérieur et se donne un modèle de *bonne conduite* avec des consignes drastiques impossibles à tenir.

« *je me sens bizarre* », « *je ne me reconnais pas* ».

Marie-Anne avoue s'être montrée *dure et opposante* toute son enfance ; attitude corroborée par les dires de ses parents lors de la première séance. Ils semblent à la fois excédés et démunis. Une solution transitoire avait été trouvée grâce à un séjour dans un centre médical, destiné à résoudre le problème d'obésité. Mais Marie-Anne a vécu ce placement comme un rejet de la part de ses parents, « *ils me jettent comme un chien* », et fait en sorte de se faire exclure de l'établissement. Nous retrouvons là deux tendances décrites par Jeammet, tantôt fuir ce qui fait mal ou peur, tantôt s'imposer en faisant mal ou peur. De retour chez elle, Marie-Anne a tyrannisé son entourage. C'est à ce moment précis que la famille s'adresse à moi, en ultime recours.

Chez elle, l'angoisse d'exclusion et d'abandon vient freiner la curiosité qui s'exprime pourtant de manière impétueuse et désordonnée. Au moment où elle entame sa thérapie, elle condamne cet élan associé à sa vie passée et s'efforce de changer, de devenir *sociable et agréable* selon ses propres termes. Elle réprime ses désirs et son mouvement vers le monde pour se conformer à ce qu'on attend d'elle en restant tranquille à la maison, ce qui la sécurise et la protège des tentations addictives et transgressives. Mais alors surgit une angoisse d'enfermement et d'envahissement renforcée par les injonctions maternelles. Se rendant insupportable, elle génère le rejet et l'accusation qu'elle craint. Enfermée dans une sorte de cercle vicieux, elle entreprend un travail thérapeutique, apparemment soutenue par ses parents.

La chute est dramatique lorsque nous faisons le point avec ses parents au bout de quelques séances, pour confirmer la poursuite du travail thérapeutique. En effet, ces derniers expriment leur insatisfaction et accusent Marie-Anne de tous les maux. La situation est insupportable. Je suis amenée à prendre la défense de Marie-Anne et à faire alliance avec elle. Les parents tolèrent mal cette remise en cause, Marie-Anne ne supporte pas d'être ainsi dénigrée devant moi, comme si tous ses efforts étaient vains. Elle se sent trahie de tous les côtés...

Pourtant, la thérapie se poursuit. Ensemble, nous prenons conscience de sa dévalorisation, de son vécu de déchéance, de son besoin d'idéaliser les choses et les gens, et du danger de le faire. Nous autorisons sa colère et apprivoisons ses excès d'humeur. Progressivement, Marie-Anne identifie sa crainte de ne pas être aimée et explore les fantasmes liés à son histoire : *peur qu'on me tue, qu'on m'attaque, qu'on me prenne*. Elle vit dans la terreur. Les sensations corporelles s'éveillent, les ressentis émotionnels prennent place et sens. Les modalités du *contacter* sont moins abruptes dans le cadre des séances et la relation avec moi s'adoucit. Mais il semble que ce ne soit pas le cas dans son milieu familial et les pressions parentales la mettent devant son incapacité à opérer les changements attendus.

FORMES D'ANGOISSE CHEZ ANNE-MARIE

Ce qui frappe chez Anne-Marie, c'est son attitude stable et impassible. Quoiqu'il se passe, elle affiche une mimique aimable, un sourire agréable. Sa haute et forte stature la rend inaccessible. J'ai le sentiment de ne pas pouvoir l'atteindre. Cette maîtrise corporelle contraste avec le libre cours de ses propos. En effet dès les premières séances, Anne-Marie me fait part de ses tourments. Elle étouffe sous les pressions environnementales : ses parents qui la poussent à retourner en classe, le désir de réussite sociale de son père qui lui communique son anxiété, la normativité de la mère pour qui toute différence est insupportable, la menace de l'hospitalisation brandie par les pédopsychiatres, l'obligation de l'inscription scolaire, la sévérité du régime alimentaire contre l'obésité...

Anne-Marie fait preuve à la fois d'un sentiment de dévalorisation et d'une détermination étonnante. Elle vit dans la gêne et la peur de déranger : *« j'embête tout le monde », « je ne veux pas les décevoir », « je coûte cher »*. Incapable de se soumettre à la pression de ces intentions, elle se reproche de ne pas être celle qu'on attend. Elle oppose une ferme résistance à tout projet sur elle et peut reconnaître son hostilité et sa revendication : *« je ne veux pas qu'on décide pour moi », « on ne m'écoute pas », « qu'on me fiche la paix ! », « je n'ai pas de place », « je veux me venger »*.

Cette colère contenue paralyse Anne-Marie qui s'interdit tout mouvement et se réfugie

Au bout de six mois environ, je sens apparaître une sorte de lassitude. Marie-Anne ne semble plus convaincue du bienfait de la thérapie. Influencée par sa mère qui dit que cela ne sert à rien, elle est envahie par le doute. Elle se retire sans que nous puissions élaborer l'arrêt de la thérapie, ni nous dire au revoir. Malgré mes tentatives, elle disparaît. Il est probable que la démarche thérapeutique ait représenté pour elle un trop grand espoir de changement et qu'elle se soit laissée décourager... Marie-Anne se trouve soumise et ballottée, aux prises avec l'angoisse sous ses différentes formes, sans pouvoir mobiliser sa capacité à faire des choix... Toutefois, nous pouvons souhaiter que sa curiosité, qui a pris une forme socialisée, la pousse à poursuivre son chemin avec ou sans le soutien de la thérapie.

dans une phobie protectrice. Elle se cloître chez elle, dans une extrême solitude. Elle peut nommer certaines appréhensions concernant le monde extérieur : peur de l'école, des profs, des camarades et également de l'hôpital, des médecins, des psys... Mais surtout elle réalise la profonde angoisse qui l'envahit à l'occasion de la moindre différenciation : *« peur d'être écartée, exclue », « impression de ne pas être normale », « je suis nulle, pas intéressante »*. Cette angoisse prend une forme paroxystique quand Anne-Marie se sent contrainte. Lorsqu'une dernière tentative d'intégration scolaire est décidée en accord avec un chef d'établissement compréhensif, elle est incapable de sortir de chez elle et reste trois jours étendue sur son lit, accablée par la terreur, contrariée par la menace... Sa peur contamine la séance, car Anne-Marie est mal à l'aise ; elle hésite à avouer ce nouvel échec de peur que je la juge.

L'histoire d'Anne-Marie est celle d'une fille unique, ultra-protégée dans un milieu familial qui a tout misé sur elle. Dans sa bourgade campagnarde, le poids des générations se fait sentir puisque les grands-parents des deux côtés habitent à deux pas. Anne-Marie souffre du décès récent de sa grand-mère paternelle, dans une maison mitoyenne dorénavant vide. Elle garde la nostalgie d'une relation privilégiée avec cette aïeule, veuve depuis quelques décennies. Du côté maternel, les relations sont plus complexes dans la mesure où la maman d'Anne-Marie n'a pas *coupé le cordon* et

vit en référence aux valeurs de cette *caste normative* pour laquelle tout écart est insupportable. Anne-Marie se sent délaissée par sa mère qui privilégie son alliance avec sa famille d'origine. La jeune fille se sent enfermée et contrainte dans ce milieu à la fois protégé et étouffant.

L'origine de ses troubles remonte à son entrée en sixième. Une fracture accidentelle de la jambe contrecarre son intégration au collège. Distinguée par son handicap, et moquée par ses camarades, Anne-Marie se sent objet de discrimination. Devant son refus scolaire, une hospitalisation lui est imposée, ce qu'elle vit rétroactivement comme un abus coercitif. Poursuivant vaillamment que vaillent les années collège, elle rejette la responsabilité de son malaise sur l'incompréhension du corps enseignant. En outre, les avatars de ses relations amicales renforcent un sentiment de perte et de trahison. Depuis elle développe une hantise radicale à l'égard de toute insertion sociale. Il devient vital pour elle de s'opposer à toute pression.

PARCOURS THÉRAPEUTIQUE D'ANNE-MARIE

Au début de la thérapie d'Anne-Marie, influencée par l'anxiété de ses parents, j'ai hâte qu'elle puisse réintégrer son parcours scolaire. Je suis moi-même paniquée à l'idée de la marginalisation qui risque de compromettre l'avenir de cette jeune fille, cultivée et intelligente, curieuse dans les apprentissages cognitifs. C'est le contact et l'accompagnement d'Anne-Marie qui me permettront de renoncer à ces projections pour l'accueillir pleinement dans son originalité.

En effet Anne-Marie se trouve coincée entre deux contraintes qui la terrorisent : l'obligation de retourner en classe, perspective qui la panique, et la menace d'une hospitalisation, qu'elle vit comme une sanction répressive. Son angoisse prend la forme de cauchemars récurrents où elle se trouve tantôt démunie, tantôt punie. La marge de manœuvre est étroite : si elle refuse de rentrer dans le rang, elle est taxée de malade.

L'espace thérapeutique lui permet de trouver une troisième voie, que nous allons découvrir ensemble. L'état dans lequel elle met un essai de retour à l'école achève de me convaincre de l'inutilité de cette tentative. Elle décide de suivre une scolarité par correspondance. Nous serons soutenues dans

Chez Anne-Marie, l'angoisse qui se fait jour est celle de la menace d'engloutissement qui nuit au désir de croissance et d'autonomie. La différenciation devient impossible ou très risquée. Dans ce contexte, le symptôme de phobie (agoraphobie et phobie scolaire) apparaît comme un bon ajustement puisqu'il permet à Anne-Marie d'éviter les situations anxiogènes : « *j'aime être tranquille, toute seule chez moi ; qu'on ne me demande rien* ». En même temps, Anne-Marie cultive son désir d'émancipation et cherche une forme pour donner libre cours à sa curiosité intellectuelle. Cet enjeu est crucial au moment où elle démarre la psychothérapie. En tant que Gestalt-thérapeute, vais-je me faire l'alliée des parents et m'associer aux pressions sociales en la remettant, de gré ou de force, à l'école ou à l'hôpital ? Vais-je la soutenir dans son mouvement, sans connaître d'avance la forme qu'il prendra, faisant confiance à son potentiel d'ajustement inédit ?

cette option par une pédopsychiatre hospitalière. Anne-Marie distingue clairement nos fonctions : à l'hôpital, elle fait le point régulièrement avec le médecin qui légitime l'abstention scolaire et lui prescrit un traitement alors que dans les séances, elle apprend à se connaître. Elle déclare que nos rôles sont complémentaires : l'un médical et l'autre humain. Ce suivi sera intense pendant deux années puis s'espacera progressivement.

Mon premier souci dans cet accompagnement est de faire de la place au ressenti d'Anne-Marie qui est pleine de colère. Elle déclare : « *il faut que ça vienne de moi !* », « *j'irai à l'école quand je serai prête* ». Je valorise son opposition comme le moyen trouvé pour être elle-même. Surprise par mon soutien, elle me regarde malicieusement, comme si nous jouions toutes les deux un bon tour à ses parents et au monde environnant. Forte de cet encouragement, elle peut accepter sa différence et en faire un atout. Gênée par ses mensurations physiques qui lui donnent l'apparence d'une femme accomplie, elle se sent décalée au collège où elle côtoie des jeunes androgynes. Elle justifie sa prise de distance en déclarant de manière enjouée : « *j'attends qu'ils grandissent !* ».

Nous apprenons à distinguer une forme d'opposition passive, qui se traduit par le retrait et la phobie, d'une forme choisie qui lui permet de se situer. Dans la première, elle distingue la gêne (peur de la foule, des transports, des magasins) qui peut s'atténuer ou se transformer de la phobie totale qui entraîne un blocage immuable et incontrôlable (état de panique). Au fil des séances, Anne-Marie s'autorise à choisir : accepter ou refuser telle proposition ou telle rencontre. Elle s'exerce à décider.

Tout au long de ce parcours, nous nous appuyons sur la curiosité pour stimuler le désir d'autonomie d'Anne-Marie. Elle se donne un *challenge* : celui

de prouver qu'elle peut réussir sans aller à l'école. Elle obtient son brevet au bout de la première année de thérapie qu'elle poursuit assidûment jusqu'à son entrée en première. Puis, forte de cette expérience, elle espace nos rencontres. Fière de son parcours, une fois bachelière, elle reprend contact avec moi au moment d'entamer des études universitaires. Le soutien de la thérapie lui a permis de composer avec ses angoisses et de s'ajuster. Elle choisit d'affronter la nouveauté en orientant sa curiosité vers les apprentissages cognitifs, tout en respectant sa crainte du monde extérieur. Le cocon familial devient moins oppressant quand son projet prend forme !

EN CONCLUSION

La situation thérapeutique, comme toute situation nouvelle, mobilise à la fois curiosité et angoisse. Elle place le patient au cœur du dilemme : rester dans la sécurité du connu ou s'aventurer dans l'inconnu. L'accompagnement thérapeutique fournit l'occasion d'appriivoiser l'angoisse de manière à libérer la curiosité et la créativité : « *Une implication majeure [du concept de curiosité] serait que les perturbations de la liberté du patient à être curieux joueraient un rôle prédominant dans la psychothérapie* »^[7]. Cette expérience s'incarne dans les modalités du contact entre patient et thérapeute : s'approcher et s'éloigner, se rejoindre et se séparer. Ce double mouvement participe à l'établissement du climat de confiance qui permet d'explorer en sécurité les aléas de l'attachement.

Nous l'avons vu, la période d'adolescence est particulièrement sensible aux variations du *contacter*. Le thérapeute se doit de rester là, dans un continuum de présence, face aux provocations et aux soubresauts du jeune qui s'adresse à lui. Plus que dans les thérapies d'adultes, nous sommes exposés aux allers retours, aux sentiments excessifs, aux risques de rupture et de danger... c'est éprouvant ! Plus que jamais, nous devons faire preuve d'humilité et d'humour, renoncer à l'illusion de toute-puissance. Comme avec Marie-Anne et Anne-Marie, la posture gestaltiste nous invite à regarder les manifestations adolescentes en termes d'ouverture et de curiosité, dans un élan vers le monde et permet aussi de dédramatiser et d'accompagner certaines évolutions incertaines... ■

Notes bibliographiques

[1] Edith Blanquet, « Le contact, le contacter et la forme », in *Contacteur*, Cahiers de Gestalt-thérapie n°25, L'Express, Bordeaux, 2010.

[2] Philippe Jeammet, conférence des *Entretiens de l'EPG* (École parisienne de Gestalt), Paris, 2007.

[3] Nous avons ouvert ces pistes de réflexion dans un propos antérieur : « Regard du Gestalt-thérapeute sur la croissance », in *La question du développement, Actes de la journée d'études de champG*, Roubaix, 2007.

[4] Chantal Masquelier-Savatier, « Une théorie du contact », in *Le grand livre de la Gestalt*, Eyrolles, 2012.

[5] Michael Vincent Miller, « La curiosité et ses vicissitudes », in *La poétique de la Gestalt-thérapie*, L'Express, Bordeaux, 2002.

[6] Michael Vincent Miller, « Le mythe du Nous », in *La poétique de la Gestalt-thérapie*, L'Express, Bordeaux, 2002.

[7] Jean-Marie Robine, « Le contact à la source de l'expérience », in *Contacteur, Cahiers de Gestalt-thérapie n°25*, L'Express, Bordeaux, 2010.